



*le katana et la
brosse à reluire*

Alexandra Lampol-Tissot



HYPALLAGE
EDITIONS

© Hypallage Editions – Alexandra Lampol-Tissot
ISBN : 978-2-37107-168-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Hygiène de l'assassin !

Lettre ouverte à Amélie Nothomb

Mademoiselle Nothombinsane,

Mes congénères de la rue d'Ulm m'ont surnommée « la Khâgneuse hargneuse ». Je suis supérieurement « Normale », et il découle de cette noble évidence que je me sois autoproclamée Présidente du Comité d'épuration nationale du catalogue mercantile et honteux de l'édition postmoderne. Et qui ai-je trouvé en tête de liste de mes Catilinaires ? Vous, Amélie ! Je vous préviens ici que je ne vais pas vous épargner. Je vais vous lacérer le visage à grands coups de griffes de wendigo ! jusqu'à ce que votre blême carnation crache un reste d'hémoglobine improbable, que le cartilage de votre pif soit mis à nu et que vos lèvres fendues pendent d'une moue atroce définitive. Dans la foulée, je réduirai votre ridicule galurin en confetti de carbone.

Souhaitez-vous poursuivre cette lecture ? Je déconseille à votre ego morbide d'activer encore de la dopamine narcissique pour vous pousser jouissive vers la fosse que je vous réserve... *Watashi no katana o dékiru* ! Dans une vie antérieure, je fus l'assistante à la décollation de feu Mishima. Je suis prête à remettre pour vous le couvert. Votre pseudo tentative de suicide à l'âge de trois ans par noyade dans un bassin de poissons japonais aux bouches ignobles vous conviant à l'engloutissement ne me paraît pas avoir été efficacement menée à terme, puisque vous végétez encore... Permettez-moi d'être pour vous moins émoussée, parfaite dans l'ajustement de la masse et du tranchant nécessaires à l'exécution de votre projet enfantin avorté. Tchac ! votre chef surplombé de sa feutrine cabossée vient de parcourir l'éclair d'un instant le ciel fugitif de la presse des faits divers. « Mais pourquoi tant de haine ? », me demanderez-vous dans un rictus indigné et dans un spasme mécanique de votre bouche déformée sur le menton de cette caboche sitôt rapprochée du niveau du sol. Mais parce que vous êtes un escroc...

Vous occupez impunément la place d'une autre, d'une véritable auteure, qui est moi-même. Je veux sur votre succès usurpé construire ma carrière d'artiste absolue, dussé-je pour cela vous exterminer, tel un sicaire féminin sans pitié. N'avez-vous pas honte depuis tant d'années d'occuper, à l'insu des vrais talents en germination brutale et des écrivains à textes fulgurants, le devant de la scène littéraire, prostituant le don de l'écriture aux encres de votre inepte moi mesquin ? Mais achevons l'exécution sans plus tarder. La liste est encore longue des invouables parasites des Lettres qu'il me faut éradiquer dare-dare.

Votre père, arpenteur excentrique et privilégié du *Yumé no chimata*, a dû, dès vos débuts de seiche, considérer vos premiers jets comme un grotesque *kyôgen*, comme une impasse filiale délétère, comme un *Holzweg*. Car enfin, vous êtes stérile. Votre patronyme et votre prénom, l'un à l'autre soudés par un génitif nippon de mauvais augure, trahissent en creux cette destination catastrophique et irrémédiable, ce néant gourmand que vous mettez dans chacun de vos livres inconsidérés et vains. Je m'explique, car vous avez abandonné trop tôt la pratique de cette langue insulaire explicite : en japonais, le déterminant précède le déterminé, entre eux reliés par l'enclitique *no*. Je traduis ainsi votre identité profonde par « la tombe d'Amélie ». Confirmez-moi, je vous prie, que l'on prononce bien le « b » de votre nom en Belgique et l'épitaphe sera résolument gravée en dur dans le brut du marbre de votre caveau. Il ne me reste plus qu'à y jeter votre

dépouille... Mais, que dis-je, vous vous y teniez déjà, zombie prolifique de son propre néant !

Cependant, avant de vous exécuter d'un trait d'acier stupéfiant, je me dois de vous accorder une dernière volonté. Non, ne dites rien, je vous connais assez (avec lassitude, il est vrai) pour avoir deviné. Ô saphique refoulée, je vous accorde un rendez-vous pour prendre le thé (*Ô Cha* alors ?) avec la Grande prêtresse d'Isis en personne, Mylène Farmer, dans son antre tamisé et malsain. J'imagine les tasses de Yédo trembloter sur le plateau laqué qu'elle vous tend, elle-même partageant votre émoi informulé... N'est-ce pas que je vous ai gâtée ? Allez, il n'y a plus rien à regretter, maintenant. Tiens ! votre tête vient d'aller embrasser celle de Mishima en un obscène et traître baiser. Ah, les goûts et les couleurs !...

Alexandra Lampol-Tissot

© Hypallage Editions – 2015



Sans titre

Lettre ouverte à Marc Levy

Monsieur,

Il me faut vous informer que vous figurez en seconde place – et je ne vous en fais pas compliment –, sur la liste que Catilina m'a fournie. Forte de ce pouvoir discrétionnaire d'opérer sur votre chétive personne à ma guise, je m'en vais sur-le-champ vous faire sauter la tête !

Ah ! ah ! Comment ? vous protestez... Seule une question d'ordre technique vous autorise à vous rebiffer, car autrement vous n'y seriez plus pour contester le fait radical de votre décès. En effet, mon katana encore éclaboussé du sang d'Amélie réclame que sa lame soit épongée et que son métal retrouve tout son mordant.

Non, non, taisez-vous ! Le temps de nettoyer l'arme, c'est moi qui vais vous juger, péremptoire, et vous n'avez rien à y redire. Votre sort est scellé. Bon, j'ai auparavant déjà essayé, avec plus ou moins de succès, de nettoyer le fil du sabre avec de la soie, du satin... Je vais plutôt me rabattre, ce coup-ci, sur le velours, plus absorbant sans pour autant être abrasif, ce qui pourrait nuire aux performances de l'arme et rendre plus douloureuse votre exécution. Où en étais-je ? Ah, oui, votre acte de condamnation à mort doit vous être notifié dans l'intervalle.

Vous êtes le père de truismes effroyables, le collectionneur compulsif des catachrèses involontaires, le bouffon aux grotesques kakemphatons, le cumulard des fautes de syntaxe, des formules impropres et des choix douteux d'appositions. Vous possédez si bien notre langue qu'il me vient une intuition, vous-même étant résident depuis plus de vingt ans à New York, que vous écrivez vos romans en anglais, pour qu'ensuite un indigne éditeur complice et taiseux les fasse traduire en mauvais français. Il est vrai qu'il serait commercialement dangereux de dérouter votre lectorat en introduisant parmi l'avalanche d'asyndètes ne serait-ce que l'ombre d'une liaison logique, d'une seule conjonction de subordination. Quant au précieux subjonctif, il relève chez vous de l'amputation cérébrale, dont votre matière grise ne saurait imaginer l'efficiencia du dynamisme psychique.

Et zut ! le *tsuba* aussi a été maculé et doit être épongé. Voilà pour vous un nouveau sursis inespéré. De vous à moi, avouez que vous avez toujours été un petit veinard. J'ai vu dans les archives de l'INA Pivot vous conviant à son émission cathodique pour vous consacrer écrivain d'imagination indépassable, déclarant qu'il ne pouvait pas ne pas vous inviter tant l'idée de votre premier roman était géniale ! Et dans la foulée le grand Spielberg de déclarer qu'il y mettrait le prix, mais qu'il lui fallait impérativement obtenir – sans vous avoir lu ? – les droits de votre histoire pour la porter à l'écran dans les délais les plus brefs. Mazette ! si ça, ce n'est pas du baptême dans les flots du Niagara, il ne reste plus qu'à invoquer le déluge une fois encore pour célébrer votre prose !...

Non, décidément, vous jouissez d'une exceptionnelle baraka. Mon collègue au Comité de lecture d'Hypallage, Jean Durtal, me soutient que vous tiendriez cette chance insolente de l'aide de Méphisto ! Bah, vous n'auriez pas osé le pacte ; l'audace n'est pas dans votre caractère. Et puis le résultat est loin d'être du Goethe...

N'allez pas ici croire que la question de l'enfer puisse retenir mon bras impitoyable tel celui d'Hamlet découvrant ce cloporte de Claudius abîmé en prières ; mais pour le prince d'Elseneur le dilemme était inverse, lui-même ne voulant pas expédier sa victime au Ciel tandis qu'il méditait contre elle une vengeance qui se prolongerait aussi dans l'autre monde... Suivant la dramaturgie racinienne, je suis plutôt de la trempe d'Oreste liquidant Pyrrhus sous le regard impuissant et médusé des dieux ! Je suis une des Érinyes sauvages. Je suis l'amazone à l'intacte poitrine, car je manie le sabre et non l'arc. À ce propos, vous venez de gagner un délai supplémentaire, car, guigne sur guigne, voici que le galuchat de la poignée de mon katana est poissé ! Je finirais par croire qu'une force démoniaque vous protège... Quoi qu'il en soit, tout pacte comme tout médicament générique a ses multiples effets secondaires indésirables, et je m'inscris inéluctablement dans cette cascade d'accidents notables à venir.

Je profite de cet ultime nettoyage de l'outil suprême de la justice pour vous asséner quelques vacheries complémentaires. Je vous revois sur cette photo pleine page de vous en interview promotionnel avec le *Figaro Madame*, sur laquelle vous posez faussement cool, les pieds nus sur le macadam new-yorkais, en jean délavé et chemise blanche légère sous une pluie fine, dont on imagine en croisant votre regard qu'elle vous agace, et que pour le montage il vous fallut risquer d'attraper un rhume aux redoutables conséquences... Mais quel est le secret de cette lueur terne d'inquiétude dans votre regard ? Franchement, tant de fausseté si mal habillée vous campe à merveille, vous, l'auteur aux 250 mots différents par livre, quand un simple *Oui-Oui* en aligne 1400 !

Quand je pense que dans la bibliothèque de vacances de mes beaux-parents, chacun abandonnant chaque été les déchets de ses lectures de plage, vous vous retrouvez fournir le plus gros contingent de platitudes, et ce non pas seulement en Poche, mais en éditions grands formats à plus de 20 euros pièce, les bras m'en tombent. Non, je dois affermir mes muscles afin que mon geste porte enfin ! J'ouvris au hasard, l'été dernier, un de vos titres, et je tombai sur cette scène d'une brutalité psychologique que seul peut expliquer le manque alarmant de vocabulaire des protagonistes, l'héroïne ouvrant sans sommations le feu sur l'agresseur de son amoureux. Pan ! pan ! Le type a été abattu, rectifié direct, sans aucune explication autre que le réflexe le plus sommaire d'animalité. Tchac ! C'est à votre tour d'en faire le triste constat. Aïe, j'ai perdu de vue votre tête dans son envol incontrôlé depuis la terrasse panoramique de votre *penthouse* surplombant Central Park !... Je ne pensais pas – oups ! – que vous aviez le spondyle spongieux et le port si lâche...

Ouf ! Je commençais à douter d'en venir à bout. Et de deux !

Alexandra Lampol-Tissot

© Hypallage Editions – 2015



Pasticheur killer

Lettre ouverte à Pascal Fioretto

Ô pasticheur inimitable,

Merci. Oui, un grand merci à vous. Je commençais à manquer de cœur devant l'ampleur du travail à abattre. Et je découvre, soulagée et reconnaissante, que vous avez pris en charge de rectifier le portrait d'un nombre important des inopportuns figurant sur la liste, non exhaustive, des auteurs condamnés. Mon rôle de « serial killeuse » me pesait depuis la seconde exécution, longue et pénible. Il n'y a là aucun plaisir, même sadique, à mettre à mort. J'en admire d'autant plus votre méthode, qui entretient avec la victime un rapport élégiaque respectueux. Violente et sans concessions, j'avais tendance à frapper sans retenue. Il me faut désormais méditer votre approche, à la fois plus enveloppante et plus pernicieuse, plus juste, en somme, car factuelle, moins subjective, et d'une honnêteté scrupuleuse dans le traitement infligé.

Cependant, force est de constater que dans l'histoire de notre littérature les pasticheurs se comptent sur les doigts de la main. Avant même d'en égrener, pour l'apologie du métier, la courte cohorte, veuillez ici assumer d'y figurer comme le plus brillant représentant. Car à la différence de ceux qui ont su tirer d'illustres écrivains le « portrait littéraire en action », vous, face à de

contemporains auteurs évanescents ou fâcheux, n'avez pu vous appuyer sur vos sujets d'étude. Les oraisons funèbres que vous avez prononcées, en redoutable « Aigle de maux », sur leurs pets circonspects et quasi muets, vont les immortaliser. Rendez-vous compte que grâce à vous, à votre talent, risquons même de déclarer grâce à votre art, ces gens de rien ou de si peu survivront dans les manuels de littérature par le don de votre plume. Les vrais critiques vous célébreront longtemps. J'augure de votre triomphe face aux clepsydres. Cependant, pour goûter pleinement à la rigueur implacable du trait qui massacre sans appel, les lecteurs à venir devront, pour partie, exhumer les textes que vous avez revisités et sublimés. Là réside l'unique grief que je puis formuler à votre rencontre, bien qu'il s'agisse d'un contresens en l'occurrence. Comment pourriez-vous être génial sans leur médiocrité ? Vous opérez de telles substitutions miraculeuses à partir de leurs proses délavées et minces qu'il me semble les lire avec intérêt et dévotion pour la première fois.

Non, non, c'était trop beau, je ne pouvais compter sur vous, vous qui embellissez la triste platitude de la mièvrerie désespérante, vous qui comblez le vide informel des pensums pléthoriques. Taxidermiste époustouflant, nécromancien rocambolesque, souteneur de la vingt cinquième heure de morues desséchées, héraut flamboyant de leurs maigres flammes vacillantes, ô ténébreux officiant, ô despotique artiste, ô ironique moqueur plein de mansuétude, pourquoi vous êtes-vous appliqué à immortaliser de telles carnes ?

Voyez, il me faut reprendre les armes, les seules qui vaillent, celles qui exécutent sans flatter la postérité, qui d'un trait mettent court au long terme, ici et maintenant, et qu'on n'en reparle plus jamais.

Vous vous êtes fourvoyé, Pascal, et les pasticheurs que j'avais annoncé célébrer, les Muller et Reboux, les Jean-Louis Curtis, les Georges Fourest, les Jean Pellerin, les Gordon Zola blâment, j'en suis certaine, vos avances tortueuses faites à toutes les pouliches faméliques hystériques et à tous les balzanes quatre dopés écumants qui battent de leurs gros sabots de parvenus le pavé doré du sérail germanopratin. Revoyez-les lorsqu'ils se sont rapprochés de vous honteux et redevables de cette postérité que vous leur avez accordée, qui feignant d'avoir ri, qui jurant d'amender son « style », qui regrettant que vous n'en ayez pas fait davantage pour sa gloire posthume, qui encore prenant outrage de l'hommage tant il est con !

Ah, si ! je suis injuste, il y en a un que vous exécutez vraiment, c'est DHL (sic). Votre *Barbès Vertigo* est un chef-d'œuvre de guillotine attentatoire et sans recours. Merci, Pascal, pour notre humanité, d'avoir mis hors d'état de nuire DHL (re-sic), cet oiseau de malheur mazouté à toutes les pollutions sécularisées, ce messenger de la plaie et de la gangrène, ce VRP du chaos impérialiste, ce nouveau reliquaire du dibbouk de Malraux, ce Trebitsch-Lincoln de l'exportation des conflits ! *Dies irae* ! Qu'on le pendre à sa seule lanterne éclairée !

Bon, ceci-dit, j'ai encore beaucoup de pain sur la planche...

Veillez, maintenant, cher Pascal, agréer l'expression de mon admiration contrariée pour votre ouvrage en demi-teinte à moitié collaboratif de mon labeur inachevé de sisyphes de l'épuration des Lettres.

Alexandra Lampol-Tissot



De l'obscénité [métaphysique] de la pureté

Lettre ouverte à Maxence Caron

Ô despotique insolent !

La lecture de votre lettre ouverte aux Alceste de tout poil retranchés en leurs antres d'ours aux pelages de tiques m'a blessée en mon intimité, en mon identité charnelle, car je suis femme avant tout. Ainsi l'éloge tournera-t-il au drame...

J'avais d'abord envisagé de qualifier votre prose unique d'exercice génial de la pensée humaine, mais le long poème misogynne en alexandrins glissé dans votre livre m'en aura écœurée. Toutefois, afin que le lecteur sache de quelle trempe littéraire votre ligne mélodique est sortie forgée, je vais ici faire l'effort de lui rendre justice... formellement.

Votre phrase est corrosive, coruscante et baroque. Elle tient du vertige dans son ampleur claudélienne et dans son fracas dada de l'ébranlement intellectuel. Le mot rare, pour peu que j'ai pu en juger selon le spectre de mon vocabulaire restreint, m'est toujours apparu, dès lors que je l'eusse compris, juste en sa définition, tant par son placement judicieux parmi les syntagmes que par son déploiement sémantique d'envergure. Vos choix de mots rares, loin d'alourdir la phrase de leurs sonorités peu communes, quoiqu'admises par les dictionnaires les plus rigoureux, donnent un relief en pinacles à l'édifice de la pensée. Ils agissent telles des clef-de-voûtes, au registre subtil et imposant desquelles se plient les diverses parties formant l'enceinte de la phrase. Votre syntaxe est moins construite autour de la virgule, flottante séparatrice d'incidentes, ni plus exclusivement sensible à la liaison adroite des conjonctions, que bâtie sur le substantif hors norme, que vous convoquez pour distribuer, à partir de ses puissants échos sonores et de sa violente hauteur étymologique, le jeu des propositions à établir. Votre phrase est une déferlante où des phares éblouissants pointent leurs amers vertigineux, aux pieds desquels le flot des propositions, tantôt chassées sèchement bâbord amure ou tribord chargé d'écume, est divisé prodigieusement et stoïquement réparti. Je mets au défi nos contemporains écrivains de reproduire pareil prodige stylistique et syntaxique de drague des mots et d'écluses furieuses. Ces « vases communicants », tout à coup, me ramènent sur la piste du ténébreux Breton, vigie du surréalisme à la syntaxe impeccable bien que déséquilibrée jusqu'à ses tout derniers termes qui en redressent in extremis l'ordonnance. Ce processus, mis en lumière par Julien Gracq, m'avait, dans un premier temps de ma lecture découverte de votre prose baroque, invitée à l'assimilation. De fait, vous dominez vos groupements de propositions dès le départ et il n'y a pas lieu, ici, d'énoncer que vous courriez le

moindre risque de voir votre pensée rendue caduque par une approche syntaxique trop hardie. À moins que vous ayez repris nombre de vos phrases après jet, ce dont je ne vous crois point l'esclave, il me faut conclure que vous avez fait jaillir là, in petto, du neuf. Vos stucs dégoûlant des ors alchimiques de la poésie intrinsèque des mots brasilleront longtemps et funestement, tel un feu de phosphore sur Dresde, au fond des yeux jaloux et effarés de toute la clique littéraire française installée mais inquiète de voir sa médiocrité ébranlée et détrônées ses prétentions éhontées.

Voici pour la forme. J'aborde maintenant, méchamment touchée, la question du fond. Votre livre, comme la présente, est une lettre ouverte ; une lettre ouverte à Alceste, le charismatique *Misanthrope* de nos manuels scolaires. Vous lui reprochez d'être infidèle à sa tâche de contempteur de l'espèce humaine parce qu'il est amoureux, parce que sa haine de l'autre achoppe au contact du véritable mystère de l'autre, sis en son altérité la plus évidente et en sa complémentarité la moins équivoque, la femme. Alceste aime confusément néanmoins Célimène alors qu'il maudit le genre humain ! Et vous ne le lui pardonnez pas, vous qui haïssez la femme plus que la bêtise des hommes. Votre misogynie est sommitale dans son expression hideuse, et abyssale en son réquisitoire infernal. Quel nom avait donc celle qui, Hécate ou Succube, vous rendit si malveillant ? Quoi qu'il en fût, je vous demande cependant de réviser votre jugement, et de savoir rendre à la femme ce qui appartient à la femme et aux démons ce qui leur revient. J'admets que le tri implique de la nuance et du discernement, mais une fois celui-ci accompli, estimez qu'il sépare deux royaumes antagonistes. Nous reviendrons plus tard, si vous le permettez, sur votre confusion.

La seconde partie de votre lettre ouverte tient davantage du manuel d'apologétique catholique que de l'objet littéraire. Il est toujours triste de constater que dès que la défense de la foi est engagée, elle devient très vite didactique et perd de vue le souffle créateur. Vous convoquez à l'appui de votre démonstration, qui ne peut selon vous souffrir la contradiction, les deux sommets du génie catholique que sont pour vous Jean-Sébastien Bach et René de Chateaubriand.

Bach, je le croyais protestant ? Vous nous le découvrez, notes à l'appui, convaincu de la Présence réelle. Et je vous crois volontiers tant votre expertise en musicologie est impressionnante. Je vous donne ici quitus, car ce que je préfère dans la musique ce sont les silences... Pousserai-je la provocation *fortissimo* ? Si l'on me propose d'écouter du Bach, je choisis la fugue...

Quant à Chateaubriand, je suis encore plus dubitative... De l'exaltation romantique à la pratique politique des plus hautes fonctions, l'homme embrassa tous les rôles, des plus gratifiants aux plus prestigieux. Son orgueil le poussa en 1823 à se déclarer vainqueur là où l'Empereur avait échoué lamentablement dix ans plus tôt en Ibérie. Mais notre vaniteux ministre ne soutenait plus la France mais les Bourbons, rétablissant ce dégénéré de Fernando VII que Napoléon avait écarté. Concomitamment, l'écrivain nous entraînait en Amérique par l'esprit, nous décrivant, plus expert que Linné, la flore et la faune d'un continent qu'il ne visita jamais. Ah, le pouvoir fictionnel du moi démiurge ce n'est pas rien ! Toutefois, le mirage se dissipe lorsqu'il nous fait accroire qu'il parvint à faire jouir la superbement frigide Madame Récamier. Qui s'affiche ainsi triomphant sur tous les fronts se dévoile roué metteur en scène de son personnage. À mon humble avis, de Chateaubriand à BHL, il n'y a de distance essentielle que dans le style.

Mais laissons-là vos *guest-stars* catholiques en plan. Plongeons au cœur de la question théologique dont votre livre se débat si mal : celle du charnel.

Par beaucoup d'aspects votre christianisme est d'oubliettes. Trop souvent vos dévotions vont au Grand Inquisiteur quand elles paraissent adressées à sa christique victime. Du reste, pour le peu que vous lui laissez d'être, votre Christ est aussi sécularisé que celui de nos édiles maçonniques : chez vous, le Christ est tout platonique, stratosphérique et théo-[an]cratique ; Christ dont vous ne retenez que la Beauté, avaricieusement captive en vos secrets musées. Pour votre divin hôte vous êtes moins tabernacle que reliquaire, mi canope, mi frigidaire. Ce Verbe que vous brandissez tant n'excite aucune chair. Avec d'aussi purs adeptes, comment, je vous le demande, le Verbe eût-il fait pour s'incarner en chrétienté ? Qui plus est, sans cette chair par vos soins ignobles tant décriée, comment ferions-nous pour nous reproduire et ouvrir le Ciel à de nouveaux candidats ? Seriez-vous un origéniste ogino ? Votre plume est turgescence mais elle emprunte à l'eunuque ses thématiques. Paradoxalement, votre sainteté culmine à Montségur !

Xarx ! Oui, je vous parle de cette chair éternelle, sel de la terre et du Royaume. La résurrection est ouverte à la chair la plus charnelle, à la viande, et non pas à l'esprit qui veut s'en extraire. Vos céphalées vous arrachent au contingent salvateur de ce corps qui vous échappe. Elles sont, et je puis vous en parler en connaisseuse, un gouffre métaphysique. Mauvaises conseillères et stimulatrices vicieuses, elles tendent à nous désaxer du Ciel par la haine des joies terrestres, et à accrédi-ter nos âmes d'une supériorité toute manichéenne. Réinvestissez votre corps, Maxence, non plus par la tête mais par les pieds, et mettez-vous en marche en quête du véritable Éden...

Veillez admettre avoir gagné, non point le combat contre la femme, mais l'inestimable hostilité de l'une d'entre elle. Car il y a bien plus à obtenir en s'abandonnant à la proximité du jugement d'autrui qu'à juger soi-même à distance autrui par le mépris. Le fer s'aiguise par le fer, l'homme au contact de la femme. Voyez par là tout le profit que votre katana pourrait tirer !

La femme fut donnée par Dieu à Adam... pour qu'il la molesta et l'insulta, pensez-vous ? Et c'est dogmatiquement que vous soutenez votre croisade contre la femme. Or, théologiquement, l'hostilité fut érigée entre Ève et le Serpent, et non entre elle et Adam.

Quel diable d'homme êtes-vous donc devenu, Maxence ?...

Alexandra Lampol-Tissot

PS Nonobstant le différent qui nous distingue, merci pour avoir abattu le « Messire Schmitt » et sévèrement corrigé la « Zizi Despentès », deux calamiteux épuisants plumitifs que je peux, grâce à vos bons offices, biffer de ma liste d'exécutions sommaires.

© Hypallage Editions – 2015



Au phœnix marketing

Lettre expéditive à Guillaume Musso

À chaque nouveau livre, ce stupide saurien fait une mue immuablement idiote. À peine oubliée la peau transparente et vide de sa précédente enveloppe, ce qui nous donne rétrospectivement une idée assez précise de son inconsistance congénitale, voici l'animal paré d'écailles fraîches. Ce minable phœnix marketing triomphant par l'esbroufe qu'impose le pognon, sans scrupules, se pavane sur les devantures nationales des points de vente en gare. Comme le trajet en train va être morne et vain. Regardez plutôt le paysage !

À chaque saison, disais-je, la chose satisfaite d'elle-même, en digne prostituée des lettres, reprend la danse promotionnelle de ses torsions lubriques. Je lui écrase du pied la queue frétilante ! Malgré ses contorsions narratives et impensables, je ne me suis pas trompée sur le faux-fuyant de ses intentions : sa prose ne va nulle part ! Il n'a pas bougé et s'est laissé piéger. L'initiative échappe à sa nature prospère, paresseuse, répétitive, programmatique et méthodique. Quoi ! la bête s'est dérobée à elle-même en abandonnant sous ma semelle ferme un de ses attributs. La lâcheté lui a fait sacrifier l'appendice plutôt que de défendre son intégrité. Mais de quelle intégrité parlons-nous, voyons ? Une prose à fric, pleine de rebondissements en toc et de tics narratifs grossiers, ne peut que se vendre ; et tout faire pour échapper au jugement que l'on ne peut acheter.

Hélas ! combien de médias conciliants invitent-ils cet énergumène auquel les journalistes servent obséquieusement jusqu'à l'écœurement du « Monsieur l'auteur », du « Grand écrivain », du « Best-stelleur », du « *Star writer* » ? On « piédestale » ce minus, on lui fait taquiner les nimbus tant que le plafond de ses ventes impressionne les tiroirs-caisses des Rapetou de l'édition et de la grande distribution.

Bravo ! Non, non, n'applaudissez pas. Je viens de rater ce lézard de peu. Le sabre est inadapté, trop noble, trop affûté, trop brillant dans le feu de sa course létale, pour atteindre pareille fuyante visqueuse rampante indigne insaisissable portion réduite, organiquement amputée selon les critères d'automutilation de sa veule espèce.

Et dire que ce saurien riquiqui descend des immenses dinosaures sous les pas desquels la planète trembla... Et dire que les lecteurs se laissent encore berner par l'objet livresque : non, le livre est mort s'il n'est qu'une enveloppe. Voyez toutes ces peaux dévitalisées et délaissées qui peuplent le cimetière des grands tirages éditoriaux...

Autant en emporte le vain...

On m'apprend que la queue des lézards repousse ? La prochaine fois, je l'écrabouille !

Alexandra Lampol-Tissot



Cyberpunk is not dead !

Lettre à cœur ouvert à Maurice G. Dantec

Toi, mon camarade de guérilla,

Sache que tu n'as jamais été seul !

Je tourne mon arme, pointe vers le sol, et je plante un genou en terre devant le corps meurtri de Toorop, vétéran de la 108e Brigade bosniaque, qu'une meute de chiens serviles, avec le courage du nombre et l'audace du lynchage, a blessé grièvement, le laissant pour mort dans le champ littéraire de son roman inachevé.

Tiens bon, Toorop ! Ne lâche rien, Maurice ! Ta petite sœur dans le Christ est là, à tes côtés, prête à donner son sang – elle est donneuse universelle –, à ton corps qui répand le sien.

Ils t'ont touché à mort... mais pour quel gain ? Avec tes manuels traduits de Sun Tzu, ton « labo » de catastrophe générale, tes journaux de combat, nous avons bien été briffés sur les suites du jeu de dés pipés de la politique internationale. Qu'à cela ne tienne, je ne lâcherai rien, moi non plus.

Sens-toi l'âme en paix tandis que ton corps reprend vigueur. Oublie un peu la lutte, je t'en prie : pense aux tiens, à toi... Tu as déjà beaucoup, beaucoup trop donné. À d'autres d'assurer la relève.

La *Villa vortex* ne nous engloutira pas. Forts de ton exemple et de ton expérience, nous sommes parés pour affronter ces guerres silencieuses qui taisent leur vrai nom, qui frappent par d'invisibles armes cachées au cœur de nos besoins vitaux. Nous avons pris grand soin, suivant tes précieux enseignements, de nous constituer une « bibliothèque de combat », de nous fragmenter en autant de blogs dévastateurs, de nous armer de cantiques nouveaux et, pour ma propre gouverne, de me munir d'un sabre de la meilleure trempe de l'ère Tokugawa !

Avec, je trancherai autant de têtes immondes qu'il en poussera à l'Herne, à l'Harmattan,

chez Hachette, chez Flammarion, chez Gallimard, etc. Je détiens déjà les scalps de quelques têtes de gondole ridicules que le procédé réducteur des Jivaros eut ramenées à la taille du petit pois. Mais en attendant le jugement sain des Amazoniens ou des Papous, je me suis attelée à la tâche d'équarrir ce bétail despotique et d'affranchir le lectorat des maîtres de l'hypnose.

Je ne sais même pas où te joindre ? Je lance cette lettre dans le cyberspace afin qu'elle te guérisse au hasard de sa lecture virtuelle de ta solitude guerrière. Nous sommes ! Or si tu fus le premier, la Racine du « mal », tes rhizomes progressent désormais dans l'autonomie féroce de tes déchirements furieux. Puisses-tu vivre pour entrevoir l'engeance prolifique qui te proclame géniteur littéral. Cyberpère, voici venu le temps de l'unique et juste révolte humaine face aux levées en masse aux ordres des antéchrists reliftés.

Tu es l'éstran qui porta des mers indomptées jusqu'à nous le flot de l'insoumission : à ton contact je devins « l'étable »...

Dans l'attente de te revoir sur le terrain des opérations (non chirurgicales), que nos grains de rosaire croisés soient autant de balles de 12,7 !

Je tiens à toi, Lansquenet du Christ *pantocrator* !

A.L-T, de la 5e colonne d'assaut verbal d'Hypallage Ed.

© Hypallage Editions – 2015



L'étymologie, c'est mon dada !

Lettre ouverte à Jérôme Garcin

Ô cavalier masqué et empanaché !

Adolescente, j'ai monté au Haras de Jardy. J'avais obtenu le « galop 2 » lorsque la lecture de *la Chute de cheval* mit fin à une carrière équestre prometteuse. J'avoue : l'évocation de la mort de votre père emporté à tombeau ouvert par un cheval à abattre me fit froid dans le dos et m'empêche depuis de remonter sur celui d'un canasson. Loin d'encourager les jeunes gens à l'équitation, votre hymne chevalin désarçonne ! J'avais pourtant bien aimé l'évocation des odeurs d'écurie, des petits matins enlevés au trop, des faire-part envoyés par ce Caligula de Bartabas pour annoncer la mort de

son compagnon de galop arrière, etc. Mais la Chute était trop raide, et fut trop rude !

Avec le recul, je me dis que j'ai échappé à temps à cette manière de zoophilie qui voit les jeunes filles s'amouracher de leurs canassons et qui, à force d'éprouver dans l'entrejambe des sensations stimulantes, finissent par devenir rétives à l'amour au contact des garçons, moins véloces que les étalons précédemment pratiqués... Ah, bon ! vous ne vous étiez jamais demandé pourquoi tant de jeunes filles en fleur faisaient de l'équitation ? Oh, ingénus parents de torves écuyères, il serait à propos de vous émouvoir de leurs émois équins... Qui a parlé, honnêtement, de l'initiation sexuelle par le cheval ? Pas vous, en tout cas, ô cavalier Garcin.

Mais nous reviendrons au paddock plus tard... Je voulais vous entretenir de votre dernier livre, le *Voyant*, maintenant.

C'est le sujet en or ! Vous tenez là, sous la plume, un sujet inédit en France, d'un gabarit hors contestation, politiquement ultra-correct, du genre édifiants flonflons héroïques en la personne d'un jeune lycéen aveugle résistant déporté à Buchenwald et qui ne se plaignit jamais, à croire que la « nuit et le brouillard » ne pouvaient le faire souffrir...

Étrange personnage, en effet, que ce Jacques Lusseyran ! C'est le type même d'une prédestination inexplicable. Et, du reste, votre livre ne nous explique pas grand-chose, non plus. Vos lumières diffuses, peu pénétrantes de biographe de surface, éclairent mal le mystère par vos soins à notre déduction soumis. Voilà un livre qui nous impose de faire le boulot de divulgation à la place de l'écrivain enquêteur. Je me retrouve mise en demeure d'avancer ici les révélations nécessaires au discernement. Comme les auteurs face à leurs sujets deviennent ces temps-ci paresseux !

Commençons par dire que *The Blind Hero of the French Resistance*, honoré après-guerre aux *States*, fut boudé en France. Qui se cache derrière un si paradoxal accueil ?

Et la lumière fut, son livre éponyme en quelque sorte, semble appeler à la clarté... Cependant, rien n'est clair dans cette affaire, comme nous allons le « voir ».

Le nom même du héros prête à diverses interprétations. Spontanément, trop fier d'exhiber de vieux restes de latin, cher Jérôme, vous déclarez qu'il porte, *lux* ou *lumen*, et vous ne savez pas trop lequel des deux termes élire, le gage d'une prodigieuse lumière. Dans « Lusseyran », nous devons donc lire « lumière ». Soit. Loin de moi de contester l'incontestable origine qui, tout de même chez un futur aveugle, est un clin d'œil du destin d'une cocasserie douteuse. Mais, rappelons-le, le héros ne se plaignit jamais de son infirmité. Sur la paroi de ses orbites aux yeux morts, il projettera en néo-platonicien expert toutes les images régénérées à la source incorruptible des Idées.

Vous insistez aussi sur cette méchante farce de la destinée qui lui fit passer ses vacances d'enfance à « Juvardeil, [...] que, devenu adulte, Lusseyran aimait prononcer en appuyant sur l'« œil » final et dont il voulait qu'il empruntât au latin *juvare oculis*, autrement dit « le plaisir des yeux » (in *le Voyant*, p. 27). Mais d'où tenez-vous que *juvare* se traduit par « plaisir » ? *Voluptas*, *gaudium*, *delectatio*, ou à la rigueur le bas latin *placire*, si vous le voulez, mais pas *juvare*. Depuis quand traduit-on un verbe par un substantif, et inversement ? Bon, restons-en là. Estimez-vous

heureux que je ne sois qu'agrégée de Lettres modernes... Vous me permettrez ainsi d'oser l'approximative traduction suivante de « Juardeil », en partant À rebours du mot : il vécut-là « le deuil difficile de sa jeunesse » ! Quoi ? Si, si, je peux, pour parvenir à mes fins, mélanger du français, de l'anglais et du latin. Je tire « *Juv-* » de *juvenis*. Vous n'êtes guère plus honnête ni plus précis. Toutefois, j'en viens à une conclusion inverse de la vôtre, et dans cette histoire de nom ténèbres et lumière se côtoient dangereusement, et pour tout dire, fatalement.

Car en revenant au nom du héros lui-même, Lusseyran (toujours), que ne découvrons-nous pas ? En commençant par la fin, en lisant à la mode arabe, que loin d'inviter à la vraie lumière, les syllabes trahissent le parti gnostique que le nom recèle. Je traduis *ran* du japonais, dans laquelle langue il désigne le « tumulte » et la « révolte » ; je garde ensuite votre *lux* pour évoquer la lumière ; et j'obtiens une inquiétante « révolte de la lumière » ; autant dire l'hideuse métamorphose d'un Ange de lumière en pleine chute vertigineuse démoniaque !

Lucifer n'était-il pas le « Porteur de lumière » qui s'est abîmé ? Votre aveuglant voyant est né sur un terreau suspect, dont ses parents, théosophes et rosicruciens patentés, fertilisèrent le sol de leurs dévotions équivoques à Rudolf Steiner. Ce dernier fonda deux revues, ayant pour titres respectifs, *Gnôsis* et *Lucifer* ! La destinée ne s'éclaire plus tout à fait du même côté, non ?

Plus tard, votre héros, si perspicace dites-vous face aux nazis, se livrera corps et âme entre les mains d'un gourou infréquentable, s'enfilant sur la tête un Saint-Bonnet de nuit ! Quelle lucidité ! Ce fut aussi celle de Katherine Mansfield avec Gurdjieff, qui la tua...

Quel héros donc la France « bouddha » -t-elle ? Un disciple servile d'un agent de surface du « Lama au gants verts » ! Au pays de Descartes, nous avons l'esprit déductif et un flair imparable. Je suis du limier cartésien à expertises loufoques le parangon parfait. Désolée pour votre héros, malgré tous ses mérites, il n'est pas solvable...

Et si pour nous détendre, nous changer les idées, et cesser de nous chamailler, nous allions faire une promenade à cheval ? J'avais acheté quelques semaines avant la Chute de cheval une magnifique paire de bottes *Souleiado*, demeurée depuis lors inemployée. J'ai pris des fesses et un peu de ventre mais je pense pouvoir rentrer dans mes anciens jodhpurs. M'accorderiez-vous l'élégance de me cornaquer pour reprendre confiance en selle ?

Ceci n'est pas une proposition indécente, mais du chantage : ce sera, au choix, une leçon d'équitation ou un coup de sabre !

Votre élève cavalière,

Alexandra Lampol-Tissot

PS : Lisez plutôt le *Sans yeux et sans mains* de Lebreton pour découvrir une belle figure héroïque méconnue de la Seconde Guerre mondiale en la personne de Jacques Beauge, pour qui le combat ne cessa pas le 8 mai 45, mais se prolongea, moralement et physiquement, dans la lutte pour la défense

des droits des ouvriers. Handicap pour handicap, un militant chrétien de gauche ne vaut-il pas autant à être connu qu'un théosophe obtus et tourné en dedans de lui-même ?



Résurrection d'Irène Lepic

Lettre ouverte à Mehdi Belhaj Kacem

Cher MBK,

Je vous ai découvert en 1999. J'étais alors adolescente et... encore vierge. J'avais vu en photo votre gueule d'Ange. J'étais littéralement tombée amoureuse. Vos yeux, d'une clarté surnaturelle, d'un éclat véhément, révélèrent une sensibilité exacerbée. *Mé wa kokoro no mado désu !* J'étais conquise à l'idée de vous conquérir, d'apaiser votre âme de feu. Oh ! et votre teint, d'une pâleur étrange pour un fils de Tunisien, et votre carnation imberbe, lisse et sans imperfections, me donnaient le désir d'un chaste baiser à déposer sur votre joue... Vous étiez à n'en pas douter la réincarnation de l'autre forcené des Ardennes ! « Le contrôleur était si beau avec son air d'Arthur Rimbaud à la gare de Tieren Kovo. Le contrôleur était si beau, beau, beau... » La chanson trottait dans ma tête tandis que je vous imaginai me verbalisant, moi trop heureuse d'être mise à l'amende pour vous laisser fortuitement mes coordonnées...

Faute de pouvoir vous rejoindre sur le plan physique, je décide donc en cette année 1999 de vous lire : j'achète aux éditions Tristram votre dernier roman, *Vies et morts d'Irène Lepic*. Franchement, j'ai bien aimé le récit de cette lente dérive d'un petit groupe d'amis gothiques soudés dans la dérélition. Et puis un « beur goth », ça ne me laissait pas indifférente. D'autant plus que mes parents, à la même époque que vous, avaient donné dans le « gothique ». J'avais à travers vous le désir d'explorer leur univers d'adolescents. J'entends encore à la maison tourner les litanies glacées de *Joy Division*... Ils ont fini par me gaver avec leurs plages de *Cold wave*, et j'ai quitté le domicile familial pour une petite chambre d'étudiante en sous-pente à Saint-Germain-des-Prés, où toute musique fut bannie le temps de mes longues études. Je revois sur une photo ma mère, visage vampirique, longs cheveux noirs, rouge à lèvres noir, jouant de sa main blême aux ongles d'onyx dans les ruchés du jabot de son chemisier en satin blanc. « Et quoi ! riposte-t-elle, c'était idéal pour capter la lumière des stroboscopes ». Je l'imagine en boîte branchée se tortillant, mi-papillon mi-chauve-souris, sur *OMD*. « Enola Gay... », tu parles d'un programme ! Mes parents ont-ils jamais su qu'ils se déhanchaient en jerk sur l'indicatif du bombardier d'Hiroshima ? « Non, non, me corrigea un jour un camarade sorbonnard fana de théories conspirationnistes, l'indicatif du B29, c'était Daniel 8.2. C'est dans la Bible. Le Prophète reçoit la vision de la ville de Suse que traverse le fleuve Ulaï... Il y est question d'une bête monstrueuse à deux cornes (les deux bombes atomiques ?) qui terrifie et détruit toute vie. » Comment résister à un pareil délire mystique dévastateur, je vous le demande ? Eh bien, en observant la distance saine requise entre un jugement trop rationnel et la bibliomancie.

Mais pourquoi vous parlais-je de cela ? Ah, oui, je cherchais une transition et la trouve ici. Voyez plutôt : plus de quinze ans ont passé avant que je croise à nouveau un de vos titres, et quel titre : *Artaud ou la théorie du complot* ! Dites donc, avec un pareil sujet vous n'avez pas craint les quolibets ? La théorie du complot, c'est la face cachée de la lune a ne jamais aborder au grand jour. Gardez ça pour vous ! Vous voulez vraiment qu'on vous recycle définitivement gaga comme Artaud, à l'hosto psychiatrique avec camisole, sédatifs et murs capitonnés ? Ah, oui, Artaud, c'est aussi le type qui illustre votre propos. Ma comparaison était déjà vôtre, consciemment vôtre. Et là, je me dis que le temps, beaucoup de temps, a passé. Comment ai-je pu perdre aussi longtemps de vue celui qui enflamma mes sens et mon cœur adolescents ?

Il y avait bien eu, en 2013, l'invitation par un condisciple de la rue d'Ulm pour assister à un cycle de conférences sur votre œuvre philosophique. Je dois, maintenant, vous avouer que je ne m'y rendis pas, car j'avais trop peur de vous découvrir vieilli (physiquement, bien sûr) et parce que la philo ça « raisonne » trop en moi comme une vanité de l'esprit. Bon, là, il me faut expliquer que j'ai atteint un terminus. Certes, je continue de faire usage de la raison, mais si je la fais mienne épisodiquement c'est désormais par défaut d'un autre outil. Bref, je suis une chestovienne convaincue. Et si je ne puis vous suivre sur le chemin de votre « système philosophique » ce n'est pas parce que je le jugerais défectueux par rapport aux autres *Sein und zeit* ou *Phénoménologie de l'esprit*, mais parce que tout système philosophique basé sur la raison est défectueux en soi. C'est pourquoi je suis herméneute là où seule la littérature est capable d'informer véritablement le champ de l'élaboration et de l'analyse de l'énigme humaine. Je crois plus en la plus insignifiante des Vies minuscules qu'à la plus haute théorie fissible... Une seule vie nippone annihilée à Hiroshima hurle une malédiction absolue contre le Projet Manhattan et tous les progrès à venir de la technique... Vous en arrivez, vous-même, à la même conclusion. Vous êtes un humaniste et, dans la lignée d'Ellul ou d'Anders, vous avez expertisé au plus juste l'injustice des lignes de fuite de la perspective technologique, dont le point final est l'anéantissement de notre humanité.

Marquons une pause !

Un court billet dans la première livraison de juin du *Monde des livres* m'a remise sur la piste de votre nom : on y annonçait avec une condescendance comminatoire insupportable que vous n'étiez pas mort et que, figure maudite des sciences humaines, vous aviez l'an dernier repris du service... lors d'une conférence qui eut lieu au fin fond de la Creuse ! Paraît aujourd'hui le texte de ladite prestation pour initiés provinciaux éberlués. Toujours aux éditions Tristram... Je me presse chez ma librairie indépendante pour commander le petit opus de 80 pages... mais je suis trop impatiente de goûter à votre propos, dont le titre avec le nom d'Artaud me donne à penser d'avance avec délectation que vous verserez plutôt ici dans la littérature vivante que dans la froide philosophie des idées... N'y tenant plus, je déniche sur internet la bande-son (pas excellente) de ladite conférence du fin fond des labours... Et là, j'ouïs votre voix... Et je retombe aussitôt amoureuse de vous ! Le temps n'y change rien, vous êtes toujours le despote charnel de mon esprit. Cette voix ! à la fois si mal assurée et si profonde dans ses finales, où une gravité captivante et une détresse à peine surmontée se mêlent pour envoûter l'auditoire le plus rétif, me ravit. Quel charisme vous avez !, et ce, malgré les échecs de la diction, les hypallages, les pauses inquiètes des réactions du public, etc.

J'admire vos blessures, à vif, mais de pudeur masquées dans leur profondeur insigne. Mais si, Mehdi, vous avez et aurez toujours des lecteurs. Et parmi eux des visiteurs de marque. Je pense,

par exemple, à Maurice Dantec, qui écrit, tel un aveu, dans la seconde livraison de son *Journal métaphysique et polémique*, que la lecture d'*Antéforme* a été pour lui un choc, physique et moral, et qu'après vous avoir lu, il ne savait plus s'il serait capable d'écrire lui-même encore. Il s'y remet, certes, mais vous aviez contaminé son écriture. Vous êtes, j'en suis persuadée, à l'origine des tentatives de Dantec d'écriture romanesque expérimentale : je pense ici à certaines pages de *Villa vortex* et aux romans « déraisonnables » qu'il publia chez Albin Michel. Ce fut, entre autres choses, le début de ses malheurs littéraires. Mais quelle illumination intellectuelle et spirituelle par ailleurs ! Il vous doit énormément. Vous avez reconfiguré le cours de son existence... Si vous êtes en manque d'éloges, allez lire les pages exceptionnelles qu'il vous a consacrées dans son Laboratoire de catastrophe générale. Vous êtes donc lu et... commenté. Vous n'êtes pas un auteur maudit. Que signifie cela ? Croire que l'on puisse être un maudit alors que l'on aime ses semblables ? C'est invraisemblable. Vous êtes dans la vérité. Et s'il faut souffrir pour se maintenir dans le vrai, alors continuez à souffrir avec la plus grande honnêteté qui nous soit donnée : celle de l'art des mots (avec ou sans jeu de « maux », du reste).

Si vous pouviez répondre à une seule de mes attentes... je serais comblée d'aise. Reprendrez-vous un jour le chemin du roman ? Donnez-vous, sous peu, une suite aux aventures d'Irène Lepic dans la postmodernité de ces dernières années ? Non, Irène ne s'est pas suicidée ; elle a grandi, évolué, observé le monde et souffert à travers lui. Où en est-elle aujourd'hui ? Dites-le-nous. Car Irène Lepic, c'est vous, c'est moi.

Amoureusement,

Alexandra Lampol-Tissot

PS. Si vous ne me répondez pas, je me jette à corps perdu dans... la lecture d'*Algèbre de la Tragédie* !

© Hypallage Editions – 2015



Aux Cosaques du Don

Lettre ouverte à Romaric Sangars

Cher Romaric,

Vous venez de rectifier le portrait d'un académicien qui, si je ne me trompe point, est sous la Coupole président perpétuel, ce qui chez des Immortels vaut pour pléonasmisme. Le titre de votre

pamphlet, *Suffirait-il d'aller gifler Jean d'Ormesson pour arranger un peu la gueule de la littérature française ?*, laisserait à entendre que vous avez simplement souffleté la face académique la plus en vue, alors que votre camarade Jacques de Guillebon affirme, dans *La Nef*, que c'est un grand coup de sabre cosaque que vous avez administré, cinglant et sanglant, au dernier lauréat de La Pléiade ! Merci et bravo pour ne pas avoir lésiné sur le moyen, radical et sûr : l'exécution capitale, surtout sur la scène parisienne, est seule de rigueur dans l'ordre de l'éradication d'un pareil parasite mordu aux ocelles de blatte béate.

Il ne fallait pas donner dans la demi-mesure ni temporiser. Déjà, Pascal Fioretto avait envoyé chez Jean d'O, à l'adresse de son appartement de fonction quai de Conti, un tueur, mais ce dernier s'était laissé circonvenir par le hâbleur aux yeux bleu lagon languides, arrondissant les angles, reconnaissant (trop facilement) ses tords, plaidant même coupable, confirmant qu'il ne valait pas la peine qu'on prît la peine de l'éliminer, obtenant par cette ruse l'effet espéré de la rémission recherchée. Mais ce goupil châtré pour sérails énamourés ne sait-il pas que la longévité est au regard du Jugement un indice de mauvais augure : ceux qui durent sont ceux à qui Dieu donne un répit supplémentaire afin qu'ils s'amendent... Mais que faire dans le cas d'un apôtre du scepticisme de bon ton, qui, en son sein performatif rétrograde, empoche Dieu aussi pour en dissoudre la présence probable en un même mouvement d'involution spirituelle !

« L'Archange du tiède », comme vous le nommez si justement, le Ciel est sur le point de le vomir ! Alors, alors, je réfléchis. Fallait-il l'assassiner ? Lui offrir aux yeux du monde les lauriers du martyr ? Quelle immonde crapule que cet homme qui nous embarrasse de tant de scrupules ! Et puis, merde, sa présence dans La Pléiade est une ignominie, et Antoine Gallimard un proxénète exploitant tanneur de vieilles peaux falotes. Les deux font la paire de salauds, point. Et, cher cosaque à la charge, votre assaut vengeur est salutaire. Tchac ! que roule en place de grève cette tête « perruquée d'honneurs », car les « faux tifs » sont coupables.

Au fait, cher Cosaque, rassurez-moi, vous êtes bien l'un de ceux, pro-russes, sur le Donetsk et non un nostalgique des cavaliers de l'Armée Vlassov ? Très bien, très bien... Toutefois, la référence à Bloy pour illustrer d'une citation la fondation de votre Cercle cosaque me gêne encore. Bloy est au christianisme ce que Vlassov fut à l'Ukraine : un fou apocalyptique ayant épousé la plus « haute » cause démoniaque. À chaque fois que l'occasion m'en est fournie, j'en profite pour rappeler aux âmes catholiques que *Léon Bloy [est] un prophète luciférien*. C'est là le titre d'une étude mémorable et exhaustive menée par Raymond Barbeau avec tout un cercle d'étudiants en Lettres de Montréal, sous la houlette du R. P. Guy Courteau, s.j., dans les années 50. Leur conclusion est sans appel et, à la lecture de leurs travaux, la phrase de Bloy, « j'attends les cosaques et l'Esprit saint ! », ne peut être interprétée que par ses échos blasphématoires. Mais je n'en dis ici pas plus, l'écœurement face à une mystique du Mal et la crainte du feu de l'enfer m'en dissuadant. Je vous invite par la présente, pour la promotion de votre cercle cosaque, à changer de « saint patron » et à honnir sa terrifiante devise.

Quant à Jean d'Ormesson, faux homme de tradition, défenseur du droit à l'avortement et, très certainement, en coulisses de son âme intrépide, un amateur à venir du droit à l'euthanasie, ne venez-vous pas de lui rendre l'immense service d'une sortie la tête haute, sillonnant à toute volée le ciel gris plombé de la Rive gauche ? J'entends, déjà, depuis les tours de Notre-Dame, le grand bourdon agacer de regrets éternels les belles âmes parisiennes : « Oh, Jean d'O ! il était si... bath. »

D'une escrimeuse telle la Hauteclaire Stassin de Barbey d'Aurévilly, veuillez recevoir, cher

Romarcic, tout le respect expert de mon katana pour l'ouvrage de votre sabre courbe.

Alexandra Lampol-Tissot

© Hypallage Editions – 2015



Nécromant

Lettre ouverte à Juan Asensio

Cher Stalker,

Vous êtes connu et reconnu pour tenir le « blog chirurgical » des Lettres. Le site que vous administrez et enrichissez quotidiennement ne l'avez-vous pas identifié comme le lieu de dissection du cadavre de la littérature ? Vous n'étrillez pas, vous ne condamnez pas, vous ne critiquez pas, non plus, pas plus que vous ne mettez à mort comme il m'arrive parfois de le faire pour certains fâcheux dont l'infatuation médiatique me fait perdre patience. N'admettant pas d'attendre le jugement des siècles à venir alors je me donne le droit d'exécuter de-ci de-là quelques canailles en vogue. Mais vous, c'est autre chose, vous n'abattez pas, vous... disséquez. Pour tout dire, vous assumez le rôle ingrat, car peu ragoûtant, de médecin légiste des « corps mourants » et autres volatiles mazoutés condamnés au trépas. Votre site est en quelque sorte une morgue... où vous tenez le rôle du nécromancien. Je ne sais s'y vous parvenez à opérer sur ces corps en putréfaction avancée des opérations magiques du style de celles de Mary Shelley ou de Gustav Meyrink ? Quoi qu'il en soit, vu de l'extérieure, votre métier apparaît répugnant, mais, à votre décharge, cela ne tient qu'à la qualité déconfitée des dépouilles que l'on vous soumet. Le monde postmoderne des Lettres, à l'évidence, n'offre potentiellement que des cohortes de zombies ignares de leur sort ou de suicidés viscéraux.

À ce propos, je tremble de m'adresser à celui qui assumait, plume à la main, le « je » de Judas. Ce n'est pas du culot qu'il faut pour incarner l'Isariote, mais un avant-goût en bouche des esters délétères de l'enfer. Vous m'inquiétez donc. J'ai même peur de me rapprocher, mais, comprenez-moi bien, si je puis surmonter mon appréhension momentanément, c'est que j'ai deux cadavres sur les bras dont je ne sais trop quoi faire, pour autant je n'avais pas songé à devoir en conserver les puantes reliques ci devers moi si longtemps. Ils commencent à puer intensément, ce qui, en soi, est une surprise, tant de leur vivant leur prose était insipide et sans odeur. À qui les refourguer ? À leurs éditeurs respectifs ! Oh, les ignobles exploiters de viandes aseptisées, la date de péremption sitôt dépassée, ils n'assurent plus le service après vente des auteurs faisandés qu'ils publient.

On vous dit méchant, mais on a tort : vous êtes factuel ; or, si vous annoncez viols et sévices, comme chez Angot par exemple, ceux-ci furent pratiqués par un autre que vous et l'on ne peut vous tenir rigueur du diagnostic post-mortem, à moins d'avoir si bien occulté la mort que sa seule évocation fasse frémir. Quand Anna Gavalda offre à tour de bras de la « joie de vivre », c'est évidemment en passant sous silence le nom du terminus. Vous occupez donc votre temps à rappeler à vos lecteurs que l'issue est fatale et que la littérature qui ne défie pas de front le spectre qui nous hante devient elle-même, fatalement, fantomatique. Or, c'est pour briser le cercle (vertueux) des paravents à la Potemkine de cette malédiction que vous vous êtes fait un devoir d'énonciation des termes du contrat. C'est, peut-être, en cela que vous paraissez diabolique quand vous dénoncez les pactes au final, réclamant aux auteurs célébrés en place de compléter le paiement des arrhes à défaut d'avoir servi pour l'immortalité les arts véritables.

Bon, revenons-en, maintenant, à la petite affaire qui nous intéresse. J'ai, sous le coude, les têtes de Nothomb et de Lévy, Amélie et Marc de leurs prénoms respectifs, ainsi que la queue ténue de Musso (Guillaume tel est son prénom à icelui). Pour trente deniers, cher Nécromant, je vous en cède le lot. Vous pourrez obtenir de leur trépanation des informations... dérisoires, qui, j'en suis certaine, confirmeront le peu de valeur du catalogue éditorial germanopratin actuel. Attendez, attendez ! ne partez pas. Certes, le chef de Lévy est très endommagé, mais j'ai dû convaincre les écureuils de Central Park de ne pas continuer à le grignoter au risque de s'empoisonner et de se trouver déconfits à la découverte de son creux volume trompeur. Oui, oui, j'en conviens aussi, la queue de Musso est plus qu'anecdotique. Mais enfin, le double chef d'Amélie avec son galurin invraisemblable vaut le détour, non ? Non. Vous dites que « non » ; là, simplement, tel est le mot que vous avez dit ? Bon, bon, je n'insiste pas... Attention, tout de même, n'approchez pas ! Je suis armée, et mon heure n'a pas encore sonné : je ne suis pas publiée, je n'ai pas pollué de mes petites souillures narcissiques la « Seine littéraire », et je travaille chez un éditeur digne de ce nom : Hypallage Editions.

Voyez, ô Nécromant, je suis encore innocente. Reculez, maintenant ! Retournez à votre enfer littéraire.

« *Nec roman* [t] » : « pas même un roman ! » Voici votre signature. Qui trouvera grâce à vos yeux ? Ah, mais j'oubliais, vous êtes le biographe de l'hermétisme à la grâce, celui de l'Isariote en personne. « V'là des rétros, Satanas ! » Un coup d'œil furtif en arrière, je démarre en trombe et je vous échappe... Oups, j'ai oublié dans la précipitation mon sac de têtes !

Nécrologiquement vôtre le plus tard possible...

Alexandra Lampol-Tissot

© Hypallage Editions – 2015



« On forcène doucement »

Lettre ouverte à Philippe Sollers

Ô Grand Protagoras,

Oui, j'ai bien écrit « ô Grand Protagoras », Cher Philippe, car vous avez remporté l'épreuve haut la main à Venise.

Laurent a voulu vous dé-Binet. Or toute sa mise en scène relève de la manipulation, de la malversation, de la malhonnêteté intellectuelle, du petit Fouquier-Tinville salo-nard, du duel truqué, de la joute pipée, de la « billotine à galles », du réquisitoire à l'emporte-pièce !

Ce Laurent s'imagine magnifique ! Mais observez, cependant, sous peu, sa déliquescence munificence lorsque j'aurai arraché à son écu ses besants ! Le 15/4 n'en mènera pas large privé de ses balles de service ! En attendant, l'infâme jardinier de Wimbledon vous a mis au supplice, ô, mon doux Philippe, vous a fait monter d'une octave [Mirbeau], en se payant une tête de série, la vôtre. J'entends encore d'ici les dé-Cybèle(s)...

Pauvre cher Philippe, Laurent a osé, avec la complicité du satrape barbu milanais, vous botter le cul, en toute impunité ?... En l'occurrence, votre supériorité vous interdit-elle de rétorquer aux ânes qu'ils sont bâtés ? Permettez-moi, toutefois, une suggestion : le moment ne serait-il pas venu de réclamer à la justice le démantèlement de la secte et la fermeture des succursales du Logos Club, tout en assignant son Grand Maître actuel à vous remettre son titre au terme d'un juste procès durant lequel le profane aura reconnu le prix de votre performance dans la Cité des Doges ? Pouvez-vous et dois-je laisser triompher la tricherie et entériner le résultat mensonger ?

Car le match, oui le match, mon Dieu ! – il faut que je revienne de ma colère contre Binet et de ma douleur compatissante pour la vôtre, honteusement virtuelle –, le match, le match, disais-je, ce match, il était truqué ! Archi-pourri-vendu-acheté comme le *Totocalcio* napolitain ! L'autre gros balourd pléonastique est resté en fond de cours, ne relayant même pas vos envolées fameuses, se contentant de renvoyer mollement, avec ruse et mépris, vos dons aériens inouïs d'un revers de néant sémantique foireux...

« On forcène doucement » devait ouvrir les hostilités, et vous fîtes honneur à cette formidable devise, à cette invitation insensée, lâchant toute semence au vent, écumant à la proue et bavant à la poupe, arraisonnant par le lyrisme le plus tapageur l'académisme des assis. On entendit claquer le gonfalon de votre ego dément, fracassant, assourdissant l'espace et le temps de la rencontre, éclaboussant de sa folie mouvante la rhétorique de bon-papa, gros tas universitaire infatué inamovible, gras Protagoras usurpateur du titre. Et comment cet obèse sémiologue à gogo releva-t-il le défi de votre verbe de feu et de chair ? En fuitant une étymologie sinueuse (de l's au c) et un trope castrateur dans ce contexte de sang ! Il vous fit, retors, l'injure de vous immobiliser, de vous enchaîner avec un oxymore douteux, avec un oxymoron aussi peu explicite que la quadrature

du cercle ! Mais « on » ne vous laissa pas répliquer à cet impavide savant satisfait de son menu savoir de grimoires perdus et de fiches en bristol ; on vous arracha de force au combat pour vous châtier derechef. Mais c'est vous qui eussiez dû succéder au chef. De haute lutte, vous aviez rétorqué d'avance à ce funeste rhéteur, à ce sophiste sophistiqué non moins que poilu, que, couilles au cul hypothéquées ou non, le défi était magistralement relevé et la partie à votre bénéfice acquise, quand, contre toute attente, vos parties à la cause ennemie corrompue furent sacrifiées.

Lors même, vous n'aviez rien à ajouter à ce que vous aviez, billevesée, proclamé. Tout y était, car vous forcenâtes furieusement !

« Non, non, dit le gros barbu imbu, li terme di la doxa il a dit « doucement », piano, icé l'écho di uno oxymoré qui tinte ici la terminologie di propos ».

« Qui tinte aux rets ! », aviez-vous anticipé, sous le céleste plafond !

Néanmoins le gros se fourvoie dans le piège de sa définition des termes de l'enjeu. Vous avez eu, Cher Philippe, cette générosité qui vous poussa à la folie face à la raison calculante de votre adversaire, étreignant à bras déployés la sollicitation débridée de la devise à vous soumise. Vous déblatérâtes, extrapolâtes extraordinairement et délirâtes opiniâtement ; ce qui constituait la plus haute et la plus exacte incarnation de la formule : « On forcène doucement ».

« Non, non, oxymoron ! », s'acharne à réclamer l'affreux adipeux rital.

Laissez-moi, Cher Philippe, lui répondre à ce chancre qu'aucune saine folie ne saurait satisfaire sans nourrir son cancer de la ratiocination. Avocate autoproclamée pour le bon droit de votre cause à délirer, non pas doucement, mais furieusement, tel un forcené, laissez-moi, Cher ami, lui rétorquer et lui clouer le bec, définitivement :

Depuis *Sein und Zeit*, chacun sait que on est personne ; ainsi la devise « On forcène doucement » aurait-elle dû être heideggériennement traduite par « Personne ne forcène doucement » ; proclamant donc que le forcené ne cède à aucune limite et que sa mesure est hors de mesure, incalculable et hors de toutes proportions normatives, et que, par là, la règle vous est propre et sans objet possible de restriction. Voilà ce à quoi vous invitait providentiellement la phrase proposée. Son interprétation ne pouvait être qu'abyssale. Or, votre folle participation, en sa grandeur herméneutique, fut une aventure heuristique absolue !

Mais qu'a-t-on fait du glorieux forcené ? On l'a saisi et châtré, on lui a soumis les cacahuètes à la pression des poucettes, détaché les figues au sécateur, radicalisant le génie génital d'Héliogabale, le privant de sa terminaison...

« *Never mind the bollocks!* »

Demeure, à jamais, le soleil...

Et de m'incliner, transie, devant l'astre écarlate au couchant...

Alexandra Lampol-Tissot

PS : Quant à toi, Binet : « *Cave ne eas !* » Ce que tu as traduit par : « Garde-toi de sortir ! », (sous-entendu) ou je te les coupe... J'ai, en effet, bras armé de la justice philologique, dégainé mon katana. Mais tu n'y entends rien : je n'ai pas dit « *cave ne eas !* », mais « *cauenas !* », « figues », en latin. Oui, mets tes figues à l'abri de ma lame. Sur la base de l'antique et unique jeu de mots oral romain connu et que nous a rapporté Cicéron, le *v* du Latium se prononçait donc [we], dans ce cas oué (K-way ?), tandis que le *u* souvent sonnait ou, d'où ta méprise claustrale, Binet, qui, du reste, te sauva, pour cette fois, la mise. Mais dussé-je le répéter inlassablement, je ne suis pas agrégée de Lettres classiques, mais modernes, maîtrisant le nippon de la rivière Kwai, que je passe allègrement à « gay » ou à vapeur, et « la voie du sabre » que je fraie d'estoc et de taille à outrance !

Je te retrouverai, Binet... « *Cuias meas noli brisare !* », hurle dans un latin de cuisine rance la prétentieuse victime affolée rescapée, pour le moment... J'aurai tes « figues », Binet, quelque soit la prononciation latine, pour en faire don, greffon au bon Sollers. Et comme le dit la Comtesse en son caustique album : « Le Grand Eunuque se contenterait de deux petites cailles de sa troupe ».

© Hypallage Editions – 2015



Crime de « Leys majesté »

Nouvelle lettre ouverte à Amélie Nothomb

Baka ! Inakamono !

C'est à moi que j'adresse ces mots inqualifiables : que n'ai-je pas fait en abandonnant sa tête à l'adepte du Pendu, l'autre fois ? Le chef d'Amélie aura été récupéré par le disciple de l'Isariote pour une opération de nécromancie hideuse, qui nous vaut, terrifiés, de voir ressurgir le spectre de « nos tombes » !

À la rédaction d'Hypallage Editions tout un chacun croyait que je l'avais exécutée d'un trait fulgurant de wakizashi ! Or voici que, blême et toxique dans son entêtement extrême, la tête du champignon, pétase noir funèbre et disgracieux en surplomb, a repoussé ! Son pied bot fibreux vient

de prendre racine à l'Académie royale de Belgique. La moisissure sait trouver les terreaux les plus fertiles à l'entretien de ses nécroses régurgitées.

Et puis quelle complaisance dans la réception de l'éloge, quelle apologie du dithyrambe sous le chapeau académique à peine ajusté :

« Il serait dommage que d'aussi admirables compliments s'usent, je vais donc essayer de m'en servir, peut-être en tentant de les mériter », s'autoflagelle de bénédictions l'impénitente impétrante. Quelle glose en soi ! Plus torve auto cunnilingus réclamerait l'ablation des côtes flottantes !

Mais là n'est pas le plus grave, car nous avons tous nos petites faiblesses à contenter, nos petites blessures narcissiques à calmer, contre le feu rageur desquelles le baume des honneurs, même s'il est tarifé, apporte un peu d'apaisement. Mais au diable nos minables égos d'égoutiers ! Le plus grave, disais-je, parce qu'irréparable, c'est que le vermisseau vient renverser un géant, et y parvient ! ce dont convient la prétentieuse sangsue face à la statue du Commandeur sur laquelle elle va anter sa misérable visqueuse adhérence :

« Entrer à l'Académie royale de langue et littérature françaises est certes démesuré pour moi, mais y entrer pour prétendre succéder à Simon Leys est carrément impossible ! » (Amélie Nothomb, *Discours de réception*, 19 décembre 2015).

Ce n'est pas ici la victoire d'Amélie que nous récusons, mais la défaite de Simon Leys que nous déplorons...

Chez Hypallage Editions, nous comptons de nombreux admirateurs de l'œuvre courageuse et impertinente du grand sinologue et critique littéraire belge. Je crois savoir que Messieurs Jean Durtal et Damien Saurel sont encore abasourdis par la félonie accomplie par la sournoise Brabançonne. Et admirez, si vous avez quelques fascinations pour le mal à la manœuvre, par quelle odieuse rhétorique – qui sape tout le travail de contre-feu idéologique accompli en son temps par Leys –, Amélie parvient à ses fins, lâchant in extremis et totalement imparable pour un défunt privé de voix son missile TOW made in USA en pleine carlingue du T72 russe venu à la rescousse des chrétiens d'Orient : Mademoiselle Nothomb, sans fard, sans rougir (sa carnation de zombie le lui interdit), nous assène qu'Hitler, Mao et Poutine c'est tout un !

« À ceux qui prétendaient qu'on ne pouvait pas condamner les crimes de Mao parce qu'ils relevaient de la culture chinoise, Leys rétorquait qu'à ce compte-là il ne fallait pas médire du nazisme qui aurait peut-être été une façon allemande de passer le temps. Cette réponse géniale reste hélas d'utilité publique, quand on entend déclarer qu'il ne faut pas critiquer Vladimir Poutine parce que sa politique exprime l'âme russe » (*Ibid.*).

Ben, voyons ! Dans le genre assassinat géopolitique sans gants (même si la tueuse n'est pas native des Flandres), c'est le pompon nauséabond et l'ignominie falote, un brin d'ébriété contenue, l'air de rien je vous encule ! La naine blanche, trou noir en puissance, va pouvoir inscrire la surface circonscrite des os saillants de ses maigres fesses sur le marbre léonin du siège d'un géant détrôné. L'improbable teigne aura dépouillé de son combat pour la justice un grand homme. L'histoire jugera désormais que d'un seul trait d'union sont liés le maoïsme, le nazisme et le régime de Poutine... annihilant par là même toute hiérarchie de valeurs dans un raccourci totalitaire.

Autant dire que Leys est mort assassiné un certain 19 décembre 2015 avec ses propres armes et bagages intellectuels remaniés par une vénéneuse herméneute, dont il avait croisé à l'âge de sept ans le regard plein de duplicité et de concupiscence intellectuelles :

« J'avais sept ans et je n'avais jamais rencontré d'écrivain. [...] En nous présentant Simon Leys, mon père apporta ce démenti, cette révélation : non seulement un écrivain était quelqu'un qui existait en vrai, mais c'était quelqu'un qui existait plus que les autres. Jamais je n'avais entendu tant d'admiration dans la voix paternelle qu'au moment où il prononça cette phrase : « Simon Leys est un écrivain. » J'en conclus que les écrivains étaient des gens qui méritaient une vénération sans équivalent » (*Ibid.*).

Souvenez-vous du titre et du thème du roman inaugural de Nothomb, cette histoire d'assassinat programmé d'un écrivain mentor par une jeune plume envieuse. Voici démasqué le crime originel, la marque de fabrique de cette perverse performeuse. Entendez l'aveu :

« Quand un acte même terrible obéit à la plus haute inspiration, il sera accompli dans la plus extrême jouissance » (*Ibid.*).

C'est la fameuse *Hygiène de l'assassin*, poursuivie de livre en livre jusqu'au dernier en date, explicitement titré : *Le crime du comte Neville*, crime non seulement évoqué, mais invoqué.

Nous ne pouvons que déplorer que le vice ait frappé l'intègre Simon Leys. Or, il y avait une faille en son apparente intégrité, une faiblesse à une des jointures de son armure de chevalier blanc... (Notez que c'est Nothomb et non Badiou qui aura porté le coup fatal).

Mais enfin qu'allait-il faire dans cette galère ? dans cette académie flatteuse certes, mais fâcheuse au regard de la postérité ? Tout homme libre et souhaitant le demeurer devrait décliner tous les honneurs, tous les hochets bruyant de compromissions, toutes les récompenses trop chèrement payées d'avance ou très embarrassantes à l'avenir.

On peut concevoir que Leys ait doublement accepté l'hommage de l'Académie afin d'asseoir son statut jusque là précaire d'adversaire isolé du maoïsme triomphant, de même qu'il pouvait espérer obtenir par le biais de cette reconnaissance prestigieuse une issue au calvaire administratif de son fils alors arbitrairement apatriote. Leys aura transigé – a minima – avec les honneurs, tout comme Julien Green qui accepta de siéger sous la Coupole pour sauver son logement parisien duquel un propriétaire sans scrupules cherchait à l'expulser dans le but de reconstruire un immeuble flambant neuf de grand standing sur les ruines de l'ancienne bâtisse haussmannienne chérie par l'homme de lettres. De ce lieu, il ne reste trace que dans le Journal, car Green échoua à arracher les vieilles pierres aux griffes des promoteurs immobiliers...

Mais Leys y perdit davantage : son honneur ! Une maudite gueuse l'aura dépucelé de sa vertu tutélaire sur le fauteuil même de sa glorieuse intronisation académique. Le siège (consenti/subi) aura livré la Cité interdite entière !

Chers Académiciens, chers Messieurs Durtal et Saurel, chers admirateurs et amis de Pierre Ryckmans, vous me voyez aux regrets de vous annoncer que votre héroïque écrivain vient de

tomber au champ d'honneur...

Fermez le ban !

Alexandra Lampol-Tissot

© Hypallage Editions – 2016



Rôle de composition

Lettre pétitionnaire contre Luchini

C'est malheureux à dire, mais j'avais anticipé l'audace honteuse de l'acteur à se proclamer un jour auteur. « Non, non, tu ne peux pas le condamner à l'avance pour un texte qu'il n'a pas produit », protestait Damien Saurel, lorsque je lui faisais part de ma volonté, l'an dernier, de publier en ligne une mise à mort de l'écrivain Luchini. « Il n'a rien écrit : on ne peut pas blâmer les gens pour des crimes qu'ils n'ont pas commis », insistait le Président d'Hypallage Editions. « Qu'il n'a pas encore commis », rectifiais-je, prophétesse de malheur.

Or voilà que Les Rencontres du *Figaro* annoncent une conférence-débat lors de laquelle « le comédien Fabrice Luchini, prix d'interprétation à la Mostra de Venise pour son rôle dans *L'Hermine*, présentera son ouvrage *Comédie française, ça a débuté comme ça* (Flammarion), un autoportrait littéraire. »

La sale réclame ajoute, avec l'aplomb du publiciste éhonté culotté connard salonnard pourri nourri logé blanchi aux frais de la Princesse, que Monsieur Luchini « est l'un de nos plus illustres représentants de l'esprit français ».

Ce stérile acrimonieux envieux, un noble caractère de « notre » esprit ! La belle arnaque sous captagon.

Bref, revenons en arrière, ou plutôt faisons un Retour vers le futur, en livrant le fin mot du pamphlet que j'avais eu soin de pondre précocement ; en voici la livraison contrariée dans sa conclusion prophétique :

« Luchini aura mon indulgence s'il reste interprète, car je sens qu'il se tâte à l'entracte de

faire une « prose-pipi »... »

Comme je les flaire ces vaniteux frustrés rancis hypocrites, obséquieux lecteurs maniérés réacs !

SVP : pour un boycott du transfert dans le Monde des Lettres de ce perruquier de contrebande, signez cette pétition (en *Likant* sur *Facebook* ce postage).

Alexandra Lampol-Tissot

© Hypallage Editions – 2016



« De l'épinette dans le trousseage des minettes »

Lettre ouverte à Stéphane Barsacq

Cher Volodia,

J'ai lu attentivement, avec application, agacement et contrariété, votre premier roman, qui a pour joli titre trompeur : *Le piano dans l'éducation des jeunes filles*.

Vous parlez beaucoup des femmes, de leurs sentiments, de ceux qu'elles vous inspirent, de cette alchimie grandiose qu'est la rencontre en leurs altérités extrêmes d'un homme et d'une femme, et ce, jusqu'à ce qu'ils constituent un couple, aussi improbable ou sublime soit-il. Vous êtes, à première vue, mais à première vue seulement, un romantique, un homme pour le moins désireux d'établir une liaison véritable avec un éternel féminin qui, à vous lire, semble toujours en fuite, en ligne de fuite, point Oméga ou point G – qu'en sais-je ? –, inaccessible. Car je n'ai rien compris à votre quête, quéquette, pine, épinette, et je te nique en musique !

Êtes-vous bien certain de vouloir aimer de cœur une femme ? Je crois plutôt que vous privilégiez les plans « baise » avec les concertistes, exclusivement des pianistes de surcroît, la difficulté et la rareté vous obligeant à l'impossible amour. Dommage, une de mes copines, violoncelliste, joue de façon jubilatoire avec l'instrument calé entre ses jambes l'introït du *Cantique de Jean Racine* selon la partition de Gabriel Fauré : « Verbe égal au Très-Haut, notre unique espérance... » Si je devais me mettre au diapason de vos phantasmes, dans la tête d'un homme qui darde pour les musiciennes comme Céline bandait pour les ballerines, je trouve plus sensuel, plus érotique le violoncelle que le piano, trop cérébral. Oui, j'imagine, mais lasse de telles mises en

scène, sachez-le, que le piano, avec à son clavier une jeune fille modèle, en réalité une vicieuse masquée sous un vernis d'éducation bourgeoise « raffinée » – on apprête bien le maquereau aux groseilles et la morue à la brandade ! –, est un appel vibrant à une turgescence hautement culturelle. Foutaises ! Il n'y a là que pulsion fétichiste et compétition narcissique.

Vous vous imaginez amoureux de la pianiste alors que c'est votre désir d'aimer une concertiste de haut vol qui vous anime, qui commande à vos sentiments, ces derniers n'étant jamais réciproques puisqu'ils vous sont secrètement personnels. Vous vous rêvez aimé ou aimant, sans attendre le retour de l'instrumentiste au sujet de la réception de votre pressant désir d'amour. Mais est-ce cela l'amour ? Je puis, comme simple femme, vous répondre simplement non.

Vous êtes, Cher Volodia, guère meilleur que votre ami Julien qui, certes, est moins sélectif sur les proies. Vous convoitez les Présidente(s) de Tourvelle et ciblez l'exploit ; mais tout comme votre confident vous chassez et, sachez-le, vous m'êtes apparu comme un prédateur de premier ordre. Fort heureusement, Sophie vous a repoussé in extremis. À un doigt près, c'était le viol ; vous en êtes quitte pour la tentative... Et ne dites pas que vous avez du remord, vous avez juste le regret d'avoir raté votre cible, d'être passé si près du but sans l'atteindre... en son sexe. Il ne lui eut resté dans la défloration que la déploration...

Eh, dites-moi, beau salopard : vous recherchez le grand amour et vous ne proposez jamais le mariage à vos potentielles conquêtes ! Sophie ne méritait-elle pas que vous lui offrissiez des fiançailles dignes de ce nom ? Cet accueil distancié, consenti avec déférence et mutuellement chaste, n'eût-il pas permis d'inscrire dans le temps le cheminement nécessaire aux âmes jusqu'à l'appivoisement de la fusion des corps au terme de l'acte marital ? L'attente patiente n'est pas votre fort. Vous êtes machiavélique, impétueux, retors et opportuniste en amour.

Vous êtes assurément aussi un *Bel-Ami* des Lettres. Et si l'on compare votre carrière littéraire, suivant la façon dont vous décrivez l'avoir menée, et vos tentatives d'approche des pianistes, on y lira la même méchanceté d'intention : emporter coûte que coûte le morceau, quitte à passer pour un gentil naïf. Oh, l'arme est redoutable. Asma en fut la dupe et faillit vous livrer corps et âme son innocente amie. J'ose espérer que l'on saura vous lire, y déchiffrer le crime en puissance et détourner de soi votre présence... méphistophélique.

Car, non plus aussi étrangement que vous le laissez croire, votre véritable sujet n'est pas l'amour des femmes, dussent-elles s'abaisser pour vous à n'être que des idoles du clavier, mais le Diable.

Vade retro !

Comme il est sinistre de constater que la carrière littéraire ne peut plus se mener, bien haut, bien loin, sans le concours opérant de quelques pactes contractés en cours d'ascension.

Du reste, qui veut la peau de Philippe Sollers ? Binet lui sectionnait les « bonbons » dans sa *Septième fonction du langage*, et, vous, sous couvert de piano et de jeunes filles en fleur, vous convoquez entre six planches de sapin sa dépouille. Y aurait-il un contrat sur le Pape des Lettres

germanopratiques ? Car le Grand Protagoras, c'est lui, et ce indubitablement depuis qu'aucun Eco ne « raisonne » plus ici-bas. Vous n'oubliez pas, non plus, d'insulter vos sponsors académiques, de moquer leur sénilité, leurs mesquineries, minauseries et prébendes littéraires... Mais si ce n'est pas le père qu'il faut ici tuer, s'agirait-il de récupérer chez son hôte le démiurge ? L'OPA sur le Démon des Lettres est lancée... À croire que Sollers est le dépositaire d'une puissance tutélaire de première ampleur. Tout cela, manifestement, me fait penser au livre cynique et parfaitement renseigné d'Henri-Frédéric Blanc, intitulé *Discours de réception du Diable à l'Académie française*.

Vous en êtes tous plus ou moins là, à mendier les faveurs de Méphisto, tôt ou tard. Ah, évidemment, si l'on prend pour jalon Goethe, il Faust se rendre à l'évidence : point de talent remercié par le public sans un petit coup de pouce du côté de l'enfer en guise de soutien aux ambitions terrestres. Mais malheur à vous, qui avez déjà touché votre récompense ! Car ce n'est jamais le Diable qui donne, même aux salauds, mais Dieu : Il fait se lever le soleil et pleuvoir pour les riches et les pauvres, pour les bons et les méchants. Vous confondez la prodigalité divine avec une supposée science secrète diabolique. Que le Diable aille au diable ! Qu'il garde pour lui son exclusivité.

La prochaine fois, Volodia, vous n'abandonnez pas Mlle Dupond (vous auriez dû mettre un « t » à la fin de son nom puisque vous la retrouvâtes sur la Passerelle des Arts), la laissant, sur le pavé, à sa détresse, à sa souffrance. Vous l'avez crue folle et même possédée en somme. Je vous rassure : elle n'est pas possédée mais obsédée, du latin *obsidere*, qui signifie « assiéger » ; elle est en état de siège démoniaque, sa vie en est infestée, mais elle n'a pas encore cédé et ne peut être, en la circonstance, déclarée possédée. Les « vrais » possédés ne s'en plaignent pas, n'ayant plus le contrôle sur eux-mêmes, étant devenus le « siège » du Démon, son expression sans âme. Mais toutes ces subtilités d'exorciste ne vous exonèrent pas du secours que vous eussiez dû porter à cette femme. Alexei vous aurait soutenu dans ce combat.

Tout comme vous eussiez pu pardonner à Sonia et lui offrir ainsi la chance d'un amour qui transcendât la question sexuelle. Enfin, et je m'arrête là, ne niez plus la dimension procréatrice de l'acte en sa projection paternelle. L'homme est aussi appelé, au défi de rester l'amant de sa femme, à être un père pour ses enfants... Mais c'est peut-être ici trop demander. Curieusement, votre ami Julien n'a pas apprécié, bien que jouisseur égoïste invétéré, l'épisode avec Flo ! « Malthus m'habite ! », a-t-il crié sous cape, excédé par les incessants et exclusifs pompages de sa maîtresse, qui l'ont potentiellement dépossédé de tout prolongement, même hypothétique et refoulé, de son être... Nul enfantement avec la fellation. Un certain pouvoir de projection était-il lésé en lui, de la sorte ?

Cher Volodia, ce qui a été dit ayant été dit, nous livrez-vous, la prochaine fois, un vrai roman d'amour ? À la réflexion, et pour l'honneur du nom de chrétien, vous ressaisirez-vous ? La prochaine fois, n'ergotez pas, soyez un chrétien conséquent ; et l'amour sera au rendez-vous, avec fiançailles, mariage et enfants à la clef... du Ciel.

Votre milieu, corrompu et ambitieux d'une gloire factice, vous l'interdit-il ?

Nonobstant le fait que vous puissiez vous amender, je terminerai aussi vertement injurieuse qu'est faussement vertueuse votre prose. Je vais être exceptionnellement vulgaire pour vous obliger : « Si vous avez des couilles, vous répondrez à cette lettre ! »

Je suis percussionniste et vous ne décrocherez pas avec moi la timbale ! Osez approcher, et je vous en décoche une !... Je ne vous interdis cependant pas de vous défendre.

Dégoûtée par votre orchestration malsaine des sentiments les plus nobles, veuillez recevoir mon affront de plein fouet.

Alexandra Lampol-Tissot

© Hypallage Editions – 2016



Vertige de l'action

Seconde lettre ouverte à Romaric Sangars

Cher Cosaque,

Nous nous sommes déjà entretenus, dans une précédente correspondance, de notre commune prétention à éradiquer le Bellâtre au verbe creux pléiadisé. Je vous écris, cette fois-ci, au sujet de votre premier roman récemment paru.

Et il me faut vous dire, là, tout de suite, d'entrée de jeu, que votre texte est globalement... mauvais. N'allez pas de ce pas vous méprendre sur le qualificatif, qui ne disqualifie votre prime tentative de jeune romancier que sur un plan moral : j'entends « mauvais », ici, au sens de « malsain ». Votre livre est contraire à son but : il n'élève pas vos *Verticaux*, les malheureux restant à l'horizontale de leurs aspirations, certes élevées. La faute en incombe à une grande tristesse, dont l'époque dresse la potence dépressive au cœur même de nos vies. Vous n'avez pas su vous départir de cette tristesse, et elle déporte avec elle vos personnages... La désespérance maintient son régime d'acédie, teintant même les tentatives d'héroïsme d'un dégoût pour l'action entreprise in fine. C'est catastrophique.

Se dépouiller pour le Royaume est toujours une opération périlleuse, l'acédie se nourrissant en nous aussi de nos efforts pour conquérir l'Absolu. Au prix trop cher payé des renoncements, il ne reste qu'une terre brûlée, où seule l'élection est réservée aux êtres calcinés. Cette forme de barbecue spirituel est insoutenable... Vos Verticaux feront donc l'expérience d'une quête à rebours de leurs idéaux. Ils seront victimes du défi qu'ils auront lancé à leur désenchantement, le mal n'ayant jamais été dans l'extériorité, espace où l'opposition peut se résoudre par l'action, mais dans l'intériorité, en eux, là où la tristesse sévit et la fuite trompe sur les perspectives... Lia explique cela très bien à

Vincent lorsqu'il interroge cette dernière sur les véritables motivations d'Emmanuel, qui, selon la pythie du roman, s'est laissé blesser par un amour déçu afin de se rendre libre pour un accomplissement plus haut. Et ce sera, en définitive, une chute... car son aspiration, dès le départ, était à la perte, orientée vers la destruction, non pas théologique, mais téléologique.

On peut donc établir, pour rendre un peu mieux justice à votre tentative romanesque, que vous avez voulu réhabiliter, en des termes fatals, la Tragédie. Du reste, instinctivement, et c'est mon petit côté Lia, j'ai rangé votre roman sur une étagère nouvellement ouverte pour recevoir de nouveaux livres : vous êtes le second auteur à y être accueilli, à côté de MBK, lui-même édité chez Léo Scheer. MBK, c'est Mehdi Belhaj Kacem, et le titre de son livre que côtoie le vôtre est : *Algèbre de la Tragédie* ! Le lien est doublement évident pour moi : même éditeur, même thématique. Mais MBK attaque le sujet sous l'angle de la philosophie tandis que vous lui prêtez les reliefs de la fiction. Cependant, tous les deux, vous en venez à dresser le constat de l'impossibilité du tragique, qui, paradoxalement, serait la forme la plus aboutie de la tragédie de l'existence :

« Le fait [est] que la condition moderne n'est plus le Tragique proprement dit, mais le pathétique. [L'homme moderne] ne meurt pas biologiquement, il meurt à la vie. Sa Tragédie est « plus puissante » que celle d'Antigone, parce qu'elle est d'ores et déjà pathétique. [...] On le voit avec le théâtre contemporain : même s'il joue des « tragédies », il est un théâtre du pathétique, qui est quelque chose que nous dirons, par provision, l'impossibilité du tragique. Nous voyons donc que la question de « l'homme moderne », celui des massacres de masse et de la technique [...] est celle de ce lien entre l'esthétique comme production positive du Mal, depuis Sade, et du pathétique venant en lieu et place de la Tragédie. On le voit encore avec l'arithmétique du sarcasme qui définit une large part de la production d'art contemporain au sens étroit. On le voit plus nettement encore avec la littérature « dépressionniste » du nihilisme démocratique français : tendant à celui-ci son miroir, on a à la fois une objectivation de la déréliction de l'homme extradé de son monde par la technique, et donc un « cynisme réaliste », une espèce de cruauté sans délectation (de « sadisme » achevé, comme on a vu, c'est-à-dire psychofrigide et/ou impuissant), et d'un autre côté une sorte de conjonctivite compassionnelle continue. Méchanceté atone et sensiblerie aphone » (Mehdi Belhaj Kacem, *Algèbre de la Tragédie*, éd. Léo Scheer, 2014).

Cher Cosaque, votre roman parvient-il à lever cette malédiction ? Je laisse le lecteur juge.

Second rapprochement, annonçais-je, entre vous et MBK, l'éditeur : or, c'est une énorme surprise. Pourquoi n'avoir pas confié votre texte à Pierre-Guillaume de Roux, qui avait précédemment pris en charge votre retentissante gifle au vieux débris hybride d'ineptie et de snobisme en perfusion sous la Coupole ? Car enfin, Léo Scheer, c'est...

Tenez, pour l'anecdote risible et détestable à la fois, je vous livre le souvenir de mes premiers pas chez Léo, à l'adresse de sa Galerie, pour une conférence/débat en soutien à Gabriel Matzneff et, plus largement, contre le retour à « l'Ordre moral ». Nous étions sous le règne de Chirackam le Rouge et moi en année d'Hypokhâgne. Je tenais l'occasion d'être présente à ces agapes de résistants pédophiles par le biais d'un ami, Julien, expressément invité là par Emmanuel Pierrat, lui-même Maître de cérémonie, avec pour adjoint « l'homme qui valait 99 F ». Au bras de Julien, je devais passer pour une Lolita appréciable si j'en juge par les coups d'œil approbateurs que nous jetèrent à plusieurs reprises certains invités, dont l'homme à 5,90 € en poche. Mais recadrons le débat : Léo offrait le gîte, le buffet, frugal, et une salle pour lire, haut et fort, en exclusivité, des extraits du dernier tome du *Journal* de Gabi paru chez Scheer, évidemment. Dans une pièce

étriquée, attenante à l'auditorium improvisé dans le hall, un petit musée, relevant du reliquaire, offrait à notre vénération des objets ayant pour objet l'heureux diariste : il y avait à voir des photos de son défilé chez Kenzo comme mannequin chauve et sans chaussettes dans ses mocassins vernis ; puis à découvrir en aperçu en vitrine des calepins en moleskine de sa prose, baiseuse immodeste ; il y avait même, à renifler, une chemise, dans le style de celles de BHL, immaculée, il va sans dire, encore tout imprégnée du parfum suave du bourreau victime de ses victimes – ô sein de Gabriel, apitoyez-nous sur votre sort !

« Nous savons grâce à monsieur Matzneff à quoi rêvent les jeunes filles. À périr de jouissance dans les bras des messieurs faits. Il nous explique le mal qu'il a, à ne pas succomber à toutes les tentatives de détournement de majeur dont il est victime de la part des jouvencelles. Des vraies furies lubriques qui le harcèlent de leurs désirs et de leur correspondance polissonne. Heureusement pour elles, les moins de seize ans, c'est son plat préféré à ce bon chrétien orthodoxe. Après, c'est foutu, les filles ont la choune qui pue la femme rance, et les garçons, qui ressemblent tant à des filles avant cet âge (ah bon ?) se mettent à empester le bouc. Pouah ! C'en est fini, des amours bleues et roses, et il faut chercher d'autres tendresses » (Gérard Zwang, *Lettre ouverte au mal baisants*, 1975).

Tout ce parterre de salauds tremblait pour son petit cul, chacun comptant bien sur cette communauté d'abjections pour y puiser sa propre immunité ; il s'agissait là d'établir un front inique pour préserver son unique droit à une nique très « personnelle ». Je ne me rappelle pas très bien ce qui justifiait leur crainte d'un retour à l'Ordre moral qui eût impliqué leur castration chimique immédiate ? Toujours est-il que la méchanceté de ces hommes fut à mes yeux balayée par un ridicule dont le grotesque culmina avec l'arrivée d'Henry Chapier, très en retard, appuyé sur un « bâton de Jacob » imberbe et hébété, auquel il enjoignit de le guider à travers la foule, par définition hostile, jusqu'à une place digne d'accueillir son glorieux séant. Il fallait voir le regard furibard du grand décadent aux blancs cheveux hystériques eux aussi ! Au final, ce fut moi qu'il dégagea de « sa » place, menaçant de me faire mordre par son éphèbe douteux. Je lui concédais volontiers la politesse due aux vieux messieurs, ce qui ne manqua pas de le froisser dans son vitalisme obscène. J'en ris encore...

Et c'est surtout cela qui manque à votre livre : de l'humour, cher Cosaque ! Il faut savoir manier l'esprit du « Gay savoir » lorsque l'on fraye parmi Sodome, non ?

Vos héros ont l'héroïsme trop servile. Leur propension aux addictions alcoolisées ou tabagiques ne leur laisse pas non plus beaucoup de liberté. Car, sur le fond de l'époque, disons-le franchement, c'est la soumission aux toxiques et non celle islamique qui nous ruine ! Je n'ai jamais lu autant boire que dans votre livre, qui compte plus de « cadavres » que l'Adieu aux armes d'Hemingway ! La drogue ainsi va du *Black velvet* avec Loreley au Cercueil (cocktail requérant le mélange de tous les alcools présents au bar). L'alcoolisme mine de la première à la dernière ligne l'orientation psychologique de vos personnages. Quels déboires, ensuite ! Leur trajectoire ne saurait être droite tant imbibée...

Et le sexe, comme l'alcool, est triste aussi... Je vous le disais, c'est un fond de désespoir qui traverse toute l'histoire, maladie d'âme de laquelle aucun de vos protagonistes ne triomphe.

Enfin, comme Breton, vous abandonnez votre Nadja, tandis que vous notez parfaitement

l'origine en Occident du terrorisme en tirant (au double sens du mot) du *Manifeste* de 1923 la phrase de l'absolu radicalisme qui va déclarant, à tire-larigot, qu'il n'y a rien de plus génialement surréel que de sortir de chez soi armé d'un pistolet et de le décharger au hasard sur la foule. *Ite missa est !*

Avant d'incriminer je ne sais quel Vieux sur la Montagne d'Orient, commençons, à juste titre, par faire le ménage parmi les histrions de nos écoles de pensée, et butons Breton, comme lui-même buta France ! « Ah ça Tzara, ça Tzara, tous les Dadas à la lanterne ! » La vraie révolution, commençons par la faire chez nous en nous. Et tenons ici une révélation : pour combattre en nous le mal, nous n'avons pas besoin d'armes physiques...

Vous dites que votre héros « caressait sceptique la courbe de son katana » ; je comprends bien qu'il ne sache plus comment s'en servir ? Les Samouraïs, depuis des lustres, sont foutus, rasibus, décalqués momies au sanatorium d'Hiroshima. Définitivement, l'honneur a disparu à la guerre avec l'apparition de la bombe H. Déjà, du fond médiéval, l'arbalète avait changé la donne, aussitôt condamnée à l'époque par l'Église, qui comptait toujours circonscrire l'art de la guerre dans le cadre d'un honnête duel. Insidieusement, le « Vieux Charles » a viré « Enola Gay ». Nul ne peut prétendre maîtriser le « progrès » technique... qui est ontologiquement nazi ; Heidegger l'avait bien saisi, lui qui tâta des deux philosophiquement. Nous voilà prévenus.

J'abandonne ici, hélas, mon propre sabre japonais à « la nostalgie des magies mortes », comme vous les appelez. Votre livre vient de me déterminer à délaissé définitivement la « Voie du sabre ». Mon modèle de l'ère Tokugawa sera prochainement déposé pour un don au musée Guimet, où des spécialistes en « chinoiseries », n'en doutons pas, sauront identifier très exactement le *tsuba* pour en dater l'histoire.

Au fil de cette lettre, ne maquez pas, cher Cosaque, si elle ne vous laisse pas trop déconfit, d'y ajouter l'expression de la réponse que vous souhaiteriez lui donner.

C'est une Hauteclaire Stassin repentie qui vous salue, lame brisée.

Alexandra Lampol-Tissot

PS : Il y a une jeunesse, une genèse à l'œuvre...

© Hypallage Editions – 2016



Critique de l'apologétique

Lettre ouverte à Jean Birnbaum au sujet d'Amélie

Monsieur Jean Birnbaum,

Il va de soi que nous ne nous connaissons pas. Il n'empêche que nous avons un sujet commun de préoccupation : mademoiselle Amélie Nothomb.

Vous venez, dans la livraison du *Monde des Livres* n° 22305 du 30/09/2016, de gratifier Amélie d'un tressage de lauriers digne d'une gloire auguste qui eut laissé Rome songeuse... Vous vous livrez plus qu'à un exercice d'admiration, quand vous devenez expressément apologiste de l'œuvre et de sa performeuse.

Je souhaite débattre avec vous de cette inclination totale qui est vôtre pour Amélie, vous proposant, en quelque sorte, une contre-expertise de vos dires et de ceux de celle que vous citez, élogieux et conquis, didactique et sentencieux, elle-même vibrante mystique, jouisseuse métaphysique, incarnée beauté du verbe de vie !

J'ai hésité, jusqu'au point de rupture, à dégainer une fois de plus mon katana, comme me suggérait Romaric Sangars de ne pas le remiser trop tôt, l'usage en pouvant redevenir pressant. Cependant, deux coups de taille successifs, pourtant parfaitement ajustés, n'ont pas permis de venir à bout du chef ahurissant d'Amélie, et bien qu'elle ne soit pas publiée à l'Herne toujours foisonnant. J'ai donc renoncé à l'abus de la force pour la présente. J'admets aussi que la décapitation est aujourd'hui un privilège exclusif des Levantins... J'imaginai l'achever gloubiboulga, faire « flac flac » dans sa cartilagineuse bouillie, vous éclaboussant au passage, Jean Birnbaum, du jus de ses abats scabreux. Mais il me faut être plus subtile. Je ne vous menacerai donc pas de mort, non plus, vous qui l'eussiez amplement méritée, thuriféraire mercenaire que vous êtes : oui, allez, vous pouvez reprendre votre souffle... Je ne porterai pas davantage atteinte au minois d'Amélie.

Nous irons au cœur de la lettre. Une exégèse serrée, chirurgicale, des dires d'Amélie, s'impose, prose contre prose, trope pour trope, jusqu'à la sanction finale, quand taxis et praxis des mots en jeu balanceront d'un côté l'autre pour consacrer la victoire irrévocable d'une seule d'entre nous deux ! Les mots, dont Amélie fait sa jouissance quotidienne, serviront à nous départager. Permettez, monsieur l'arbitre des élégances, de juger des affronts faits à la langue qu'en bonne herméneute je m'en vais relever chez notre auteure en pleine séance d'orgasme de sa propre prose. Il faudrait ici saluer Amélie pour la jouissance procurée par sa langue en fellation des mots ; la louer pour l'orgasme atteint, sans que l'on puisse en produire un seul témoin : l'auto-congratulation, aussi reluisante soit-elle, vaut-elle pour reconnaissance universelle du génie, ou s'y substitue-t-elle ? L'onanisme minable de ses petites lèvres glapit des inepties en cascade : « Oh ! ah ! Ah ! oh ! » sont les petits cris qui croient de leur écho de pygmée d'encrier déclencher l'avalanche du Kilimandjaro...

Je n'invente rien, réécoutons Amélie décrire par le menu ses extases :

« J'essaie de retrouver cet émerveillement qu'on a lorsqu'on prend possession d'un mot et qu'on rejoint l'idéal que le jeune Déodat, dans mon roman, attribue au chant des oiseaux : abolir la différence entre le fond et la forme, entre le sens et la beauté. Le pire c'est que, parfois, ça marche ! Alors je me mets à trembler violemment, je crève de froid, bien plus qu'à l'époque où je consommait toutes sortes de champignons et autres substances psychédéliques... Lorsque je suis dans cet état de transe, j'ai le sentiment que le mot « chat » est bien plus réel qu'un chat qui se trouverait à côté de moi. [...] Dans la vie ordinaire, nous devons nous abstenir de jouir tout le temps. Cela pose des problèmes techniques. Ce n'est pas le cas avec la littérature. Il n'y a pas de limite au plaisir qu'on peut prendre à évoquer les choses » (extrait de votre papier sur Amélie, Monsieur Birnbaum).

Une première remarque sur la perpétuité de l'orgasme : déjà que c'est pénible de simuler le soir au lit avec Julien, s'il faut en plus simuler toute la journée au bureau, passez-moi immédiatement la DRH pour une reconversion professionnelle rue Blondel... Qu'on la foute, l'Amélie, quelques jours au Jardin des supplices de Mirbeau, et elle nous en dira des nouvelles des jouissances sans dénouements... C'est même syntaxiquement impossible ! « Cela pose des problèmes techniques », déclare l'intéressée, et pour cause, car comment savoir à travers ses mots si le « problème » se rapporte au fait de s'abstenir de jouir tout le temps, ou, de manière plus improbable, au fait de ne pouvoir s'empêcher de jouir sans cesse ? MBK, dans un essai pénétrant intitulé *Être et sexualité*, cite les cas cliniques, rarissimes fort heureusement, d'hommes et de femmes victimes accidentelles d'orgasmes redondants, incontrôlables et sans répit. Le bilan de l'expérience « sans limites » a vite fait de tourner à la séance de torture, conduisant à la dépression et au suicide...

Une seconde remarque s'impose à nous ensuite au sujet d'Amélie, qui a pour corps éthéré de sa jouissance les psychotropes. Ainsi Mademoiselle Amélie est amatrice de la psilocybine. Je me propose ici de dénoncer au législateur ses chapeaux mous en forme de champignons, qui sont une incitation ostentatoire à la consommation illégale de drogues dures, dont la législation sur les stupéfiants condamne fermement la réclame. Enfin de « conte », son Riquet à la houppe est moins drôle que Oui-Oui au pays des jouets bien qu'Amélie soit aussi timbrée (au LSD) que l'était Enid Blyton. Quant à sa nomination comme académicienne (belge), rappelons que notre Académie française préféra Claude Farrère et ses *Fumées d'opium* au Claudel de *l'Annonce faite à Marie* ! Tout le monde peut se tromper, Monsieur Birnbaum, je vous le concède.

Je ne reviendrai pas ici sur la question de l'élection de la Nothomb à l'Académie royale de Belgique au fauteuil du défunt et malheureux Simon Leys. J'ai déjà dit tout le mal que je pensais au sujet de cette ignoble usurpation de titre : je renvoie mes cyberlecteurs à ma lettre intitulée : *Crime de « Leys majesté »*. Le libelle, envoyé au Brabant, n'a pas même reçu AR de la part des Belges académiciens. Tiens donc ?

Dans son discours de réception, Amélie, pas un poil étouffée par le toupet, déclarait, péremptoire, spoliant et subvertissant l'éthique du grand Simon Leys :

« Chez Leys, cette clarté relevait d'une très haute exigence morale : à ses yeux, un écrivain pas clair n'était pas seulement un mauvais écrivain, mais une mauvaise personne. »

Mais vous parlez pour vous, Amélie : vous nous parlez de vous !

En voici la preuve par l'inexactitude de sens de vos déclarations à Jean Birnbaum. Je cite votre prise de parole, édifice orgueilleux de façade et branlant des fondements, recueillie et rapportée par Monsieur le directeur éditorial du Monde des Livres en personne :

« Le beau c'est ce qui nous met devant la transcendance, devant Dieu, sans qu'on sache trop quoi mettre sous ce mot. D'où l'impression de lumière. Chez moi, cela se joue essentiellement sur la syntaxe. J'essaie d'avoir une syntaxe d'une grande fermeté et d'une grande clarté. »

Quel est cet étrange flottement ?... À qui se rapporte la subalterne « sans qu'on sache trop quoi mettre sous ce mot » ? « ce mot » ? mais lequel ? Dieu, la transcendance, ou le beau ? Rien ne permet de savoir, petite perverse, s'il s'agit d'honorer le néant du beau ou de Dieu. Le doute est là ; et voilà ce que nous récoltons à vous lire : le doute. Que mettre sous le mot de « Dieu » dans votre bouche ? Le beau ? Oui, à suivre votre pente syntaxique fatale, la beauté pourrait remplacer Dieu ! Du reste – bien maigre lorsque l'on a évacué Dieu –, ne professez-vous pas un peu plus loin : « Moi, je suis adoratrice de la beauté. » Et vous voici promue vestale aux petits pieds bandés, prête à toutes les prostitutions du paganisme... Or, Phrynée de pacotille, sachez que « rien n'est beau que le vrai : seul le vrai est aimable » (Nicolas Boileau, *Épître IX*). Mais vous êtes du côté de Perrault, des Modernes contre les Anciens ! La littérature a tranché : déclassant Perrault et tous les autres « modernes » académiciens redevenus inconnus ; la Clarté c'est assurément Boileau, tant que la Beauté aura toujours Racine chez nous !

Quant à la phrase suivante : « D'où l'impression de lumière », elle est sans sujet ni verbe, dites donc ! « D'où » d'où ? D'ailleurs ? Que dites-vous donc ? Vous venez d'inventer l'anacolithe vermoulue ? « D'où » il ressort (cassé) un décrochage logique (entre les deux phrases citées plus haut) : le lien est aussi lumineux que défait. Le mot « lumière » apparaît dans son exposition crue sans aucun rapport avec la phrase précédente, qui, lorsque nous avons tenté de la parcourir, était porteuse d'obscurités sémantiques irréversibles, « d'où » la soi-disant « lumière » soudaine invoquée incapable de résorber l'éclipse du sens.

Oui, par la pratique assidue des règles que vous vous êtes fixées, à l'évidence, votre « syntaxe est d'une grande fermeté et d'une grande clarté. » Mais de la gueule de qui se fout-on et tatami ! Quand une ânesse se prétend fille des pulsars, que faire ? Lui conseillera-t-on... grossièrement... de... fermer sa gueule ? Oui ! et le plus tôt possible. Et n'y revenez plus, ou je vous envoie sur les roses, Trémière !

Mais ne mollissons pas en chemin : il est encore quelques traits de votre esprit torve qu'il me « faille » aligner adroitement... Passons, maintenant, à la face obscure, cachée, de votre personnalité. Mais je vous redonne la main, un court instant, Monsieur Birnbaum, pour que vous nous fournissiez la matière idoine :

« Quand on lui demande comment elle a traversé les événements récents, comment elle a vécu les attentats, par exemple, et le fait qu'Amedy Coulibaly, l'auteur de l'attaque contre l'Hyper Cacher, le 9 janvier 2015, ait revendiqué son acte dans une vidéo où l'on apercevait, juste derrière

lui, son roman *Hygiène de l'assassin* (1992), Nothomb s'en remet d'emblée à ses fondamentaux. Aux tueurs qui se réclament de Dieu, elle oppose sa joyeuse mystique » (Jean Birnbaum, *ibid.*).

Amélie passe ouvertement à côté du délit ; elle ne saisit pas la perche, la nullité en marketing : le coup était pendable : sur ce gibier de potence, Amélie, aux premières Loges (sic), exaltée, aurait dû se jeter, poussant toujours plus au crime ces foules d'illuminés sous la conduite sanglante de son « petit guide pratique », réglant l'hygiène de l'assassin, lui enseignant la contrainte d'ablutions avant la prière après un attentat, lui garantissant une « jouissance sans limite » dès ici-bas sous captagon, puis au Ciel la délectation de la Beauté incarnée par 72 vierges. Quel ratage ! Ne pas assumer un héritage politique si littéraire, quel gâchis ! Elle eut été l'égale de Salinger, dont *L'Attrape-cœurs* guida le geste des apprenti-assassins de Lennon et de Reagan (NDLR : liste non exhaustive – nous veillerons au fil du temps à compléter celle des tueurs adoués et armés par Amélie).

Tout de suite, « notons » la formule marmoréenne d'Amélie : « Il faut sans cesse réaffirmer que la plus haute justice, c'est de jouir sans limites. » C'est aussi celle de l'assassin, Mademoiselle !

Maintenant, et pour finir – oui, je sais, lire tout cela vous aura été pénible, et à moi donc de l'avoir écrit ! –, passons Riquet à la loupe...

Grâce à votre exquise diligence, Monsieur Birnbaum, nous goûterons directement la cerise, nous évitant un achat onéreux et une lecture fastidieuse (si, si, je suis pauvre et cossarde). Je vous félicite, ô patenté critique, pour ce choix ciblé en plein dans le mille, adresse diabolique dans l'art de la citation pour laquelle il faudra payer des droits d'auteur, mais nous verrons cela bientôt, au Malin. Aussi citons la précieuse perle pour l'acquisition de laquelle vous sacrifiâtes tout le reste :

« Tous les bébés sont seuls et il l'était encore plus que les autres, laissé à lui-même dans ce berceau qui lui servait d'univers. Il aimait la solitude : livré à sa propre compagnie, il n'avait plus à composer avec les apitoiements et pouvait s'adonner à l'ivresse d'explorer son cerveau. Il y découvrait des paysages si grands et si beaux qu'il apprit très tôt le noble élan de l'admiration. Il pouvait s'y mouvoir à volonté, changer les prises de vue et écouter le son qui parfois surgissait à l'infini. C'était un vent qui soufflait si fort qu'il devait venir de terriblement loin. Sa violence le faisait se pâmer de plaisir, il contenait des bribes d'un langage inconnu [...] Le jeu consistait alors à se laisser envahir par l'immensité du néant. Triompher d'une telle épreuve le remplissait de joie et d'orgueil » (*Riquet à la houppe*, p.16-17).

De quoi nous parle ici véritablement Amélie ? De la naissance de son Déodat qui pue la transpiration fétide sous les aisselles et les mofettes de selles non recyclées ? Non, Amélie nous parle de la naissance de... Lucifer, qui vit se lever son étoile un matin, mais qui n'accédera jamais à la Connaissance du soir, à savoir sa rencontre avec Dieu, l'ange devenu démoniaque préférant la contemplation de lui-même à la Grâce nécessaire pour découvrir l'Autre !

Relisez l'extrait du petit *Riquet* et transposez théologiquement... Si vous manquez d'expertise en la matière, je vous renvoie au livre *Apocatastase* de Damien Saurel, mon boss. Oui, certes, il n'y a pas que vous, Monsieur Birnbaum, qui soyez contraint à passer la brosse à reluire à ceux dont vous êtes l'obligé.

Or, donc, Amélie ne croit pas en l'amour de Dieu, car pour elle « le mot « amour » est le pire des truismes ». L'amour, un truisme ! Et voilà qu'Amélie fait sa Dariussecq, les cochonnes se concurrençant sur le saucisson. L'amour détruit... est-ce cela votre jouissance ? Diabolique créature, avoueras-tu tes instructions méphistophéliques ? Parler mal de l'amour, de qui est-ce tenir le langage ? Le truisme se rapproche de la tautologie... Or, l'amour n'est pas tautologique puisqu'il est don, don de soi à autrui. Vous caricaturez le plus grand bien divin, l'essence même de Dieu. Cependant, même en le rapportant à un blasphème, inconscient ou non chez vous, je ne vois pas très bien ce que le mot « truisme » signifie ici accolé à celui de l'amour ? Ma catéchèse aura tenté, in extremis, de vous extirper de la catachrèse. L'amour ne sera jamais une expression triviale lexicalisée !

Mais concluons : comment traitait-on les diaboliques de votre espèce ? On prenait jadis soin de les ardoir. Après avoir fait usage de son glaive, c'est par le feu qu'Héraclès triompha de l'hydre ! Mademoiselle Amélie, je troque le fer contre la flamme, et vous embrase bien fort.

Ah, j'allais vous oublier ! Monsieur Birnbaum... Monsieur Jean Birnbaum... Quant à vous, Monsieur le directeur éditorial du Monde des Livres, je laisse la charge à « Vilaine Lulu », qui est actionnaire de votre journal, de vous apprendre ce qu'il en coûte de se bâfrer à la table du Diable avec une si courte cuillère. Comme disait Baudelaire : prêtez-lui un cheveu et il vous arrachera la tête !

Alexandra Lampol-Tissot

PS : si je m'étais lâchée qu'eussé-je dit !

© Hypallage Editions – 2016



« Touche pas au grisbi, Pénélope ! »

Lettre ouverte à Penelope Fillon

Damien Saurel me dit qu'« Hypallage ne fait pas de politique » ; ce à quoi je lui rétorque : « Les politiques alors n'ont pas à mettre leurs sales pattes sur la littérature ! »

Que Madame Fillon soit femme de présidentiable, passe, mais qu'elle ne s'occupe pas de

noircir l'image de La Revue des deux mondes de ses petites recensions minables.

Oui, il doit y avoir séparation des pouvoirs, et ce sont bien deux mondes distincts qui sont à préserver dans leurs attributions respectives entre le champ littéraire et le champ politique. On ne peut être des deux sans collusion d'intérêts idéologiques ou financiers...

Encore une fois, pour l'exemple, probant, Hypallage réaffirme son unique allégeance à la littérature, quand d'autres se prostituent à toutes les eaux corrompues des services à rendre aux services rendus. Il n'est pas un nègre, Crépu, mais un faux jeton. Ainsi Crépu fut-il le prête-nom du très influent et discret Ladreit de Lacharrière, lui-même aux ordres du club Le Siècle et des Bilderberg, auxquels il appartient corps et âme. Rejouons maintenant la scène lorsque le patron de la revue, Ladreit de Lacharrière, appela Michel Crépu alors son directeur littéraire (je décline son titre avec des grincements de dents tant l'adjectif « littéraire » semble ici salopé) : « Penelope Fillon s'ennuie. Pourrait-elle critiquer quelques livres ? » (cité in *Le Monde* du 27/01/2017). Et Crépu d'accepter d'accueillir Penelope : un petit coup de fil au directeur de la revue, et, hop, voilà l'emploi fixé ! Que Penelope ait ensuite fait tapisserie ne saurait m'étonner, car je connais mes classiques, qu'elle se soit ennuyée en attendant son Ulysse de mari perdu du côté de Thèbes auprès de quelque Bataillon sacré, ne me concerne pas non plus, mais qu'elle ait eu droit à la parole, éminente, en matière de littérature parce qu'elle est femme de ministre, et de ce seul fait, sans aucun goût particulier pour les Lettres ni esprit critique confirmé, ce que nous prouvent jusqu'à l'indigence ses deux maigres recensions parues au sein de l'élitiste revue, m'indigne, me révolte, me révolse.

Quant à l'aspect financier, délictueux ou non, de l'affaire, je laisse à d'autres le soin de trancher ; je garde mon katana de côté et m'en remets, en tant que citoyenne, au glaive de la justice pour lui solder son compte.

Je ne vous dis pas si je vote ou non Fillon ; je puis vous dire, cependant, que je suis curieuse de vous lire, Madame Fillon, au sujet de vos lectures...

Si Madame daigne, au-delà des querelles politiciennes, me répondre sur ses inclinations et goûts en matière de littérature, les colonnes d'Hypallage lui sont ouvertes (à titre gracieux et bienveillant, bien entendu). Faites ici la preuve de l'étendue de vos compétences et de votre expertise en la matière. Je n'ai pas osé écrire « de votre passion pour la littérature »...

Alexandra Lampol-Tissot

PS : j'ai jeté un œil au dernier numéro de *La Revue des deux mondes* de février-mars 2017, qui fait sa Une, tient donc, sur François Fillon : à point nommé pour relancer les ventes ! Du bon marketing à la Charlie Hebdo, il faut le reconnaître. Je parcours le sommaire... mais aucune contribution de Madame pour nous éclairer sur le parcours de Monsieur : un comble lorsque l'on sait que Penelope a ses entrées dans les deux mondes... elle eût pu jouer ici le rôle de l'idéale passerelle... Bon, de guerre lasse, je reluque le reste : ah ! tiens, voici l'aimable Richard Millet, qui nous parle du fasciste Drieu La Rochelle venant se recueillir devant le vieux pape maçon Clémenceau, cloué au lit à 82 ans dans sa maison de Loire-Atlantique... Un adoubement fatal pour le coup ! De l'info politico-littéraire de première main, ça aussi, non ? Et puis deux articles de Robert Kopp... Tiens, tiens, je le

connais celui-là aussi, non ? Mais si, bien sûr, c'est le président du jury du Prix André Gide, qui a récompensé pour inaugurer son pré carré... allez, je vous le donne en mille : Richard Millet ! Curieux : ils écrivent dans la même revue, dites donc ? Je referme le monument culturel qui tremble entre mes mains...

Re-PS : À la relecture de l'une de vos deux recensions, je me demande ce que vient faire Aleister Crowley dans votre carrière ? Penelope, êtes-vous une Femme écarlate ?

© Hypallage Editions – 2017



Ce nouveau-né
Fastes
Dernière lettre à Maxence Caron

Monsieur l'écrivain Maxence Caron,

Le livre, *Fastes*, m'est bien parvenu, rassurez-vous, ce qui ne fut pas pour me rassurer en tant que lectrice sur votre compte. Car j'en ai déjà parcouru la substantifique moelle jusqu'au dégoût de sa sève étrange et inquiétante. Votre prose est incommensurable... à n'en point douter, et inhumaine, assurément. D'où vient tout cela ? Ce torrent ? Seriez-vous le Torrentius des lettres ? Vous ne pouvez écrire « ça » seul... Il y a trois options : cela vient de Dieu, de vous, ou alors vous êtes Malin-spiré.

Je vous donnerai, en quelques « maux », mon expertise, à défaut de mon assentiment. Qu'espérez-vous en me confiant votre opus ? Me convertir au Maxencéisme ! Dieu merci, les femmes sont immunisées contre de telles gnoses. Car vous êtes, disons les choses directement, un gnostique ; vous rééditez l'exploit d'Origène de façonner, pour votre gloire auto-proclamée, la préexistence des âmes. Que de vieilles lunes théologiques... Vous dites être exceptionnellement « diaphorique » : mais « à travers quoi passez-vous » ? *diaphorein* ? « passer à travers »... Mais à travers quoi ? L'incarnation ? la grâce ? le salut ? Dieu ? Qu'y a-t-il de l'autre côté de la traversée qu'entreprend votre esprit ?

Allons encore, un peu, un temps, très court, plus loin, car je ne veux plus correspondre avec vous au-delà de cette aide que tout chrétien doit à son frère dans le Christ. Vous êtes bloyen, vous êtes un disciple de Léon Bloy, auquel vous consacrez un chapitre dithyrambique ; cela suffit à vous classer parmi ceux qui se sont embourbés dans une lumière occulte, subtilement perverse mais radicalement trompeuse, n'éclairant que l'ombre de la Forfaiture dont elle émane. Vous dites ignorer le « secret » de Bloy. Je ne puis vous croire incapable, après la lecture de *Fastes*, de l'avoir embrassé. Ce secret, Bloy le tenait de son maître Ernest Hello. Me croyez-vous, comme vos hôtes

lecteurs à piéger, que je vous souhaite les moins nombreux possible par la grâce de Dieu, dupe de cet arcane luciférien ? Bloy nous a prêché l'apocatastase du démon et la confusion du mal en bien.

Le secret de vos migraines réside aussi là : ce n'est pas de codéine dont vous avez besoin pour refermer la brèche, la fissure ouverte en votre esprit (*schizein*), mais d'un prompt exorcisme.

Ai-je été claire ? Pour emballer mon propos, pour le ramasser en un bref paragraphe, je vous livre (*tradere*) un diagnostic implacable. Voici, violemment : vous vous placez dans « l'anté-réalité », pour être avant que Dieu ne soit pour vous un point normatif portant témoignage à votre propre glorification éternelle ; vous seriez avant Dieu, dont cependant vous auriez nécessité pour affirmer votre onto-autonomie à titre comparatif ! Ceci dépasse toute mesure et est proprement hallucinant. Vous détestez le réel et toute forme d'incarnation, d'où votre haine de la femme. Votre « homosexualité intégriste », comme vous dites, est, cruellement forclosée, celle de la solitude d'un damné s'auto-excluant de la Création. Votre encratisme est à cet égard révélateur. Vous détestez le charnel. Vous ne voulez pas appartenir à la création car, selon votre mode « non-né », comme dirait Maître Eckart, vous resteriez dans la Chute et son atroce tourbe charnelle. Nous ne sommes pas « non-nés », nous sommes venus au monde, et par le sein de la femme s'est incarné notre Salut !

Que la part de libre arbitre qui en vous survit me réponde qu'il y a un espoir chez vous d'accueillir votre corps comme une grâce sanctifiante et plénière avec son âme. Que Dieu vous bénisse pour ce qu'il y a de bon en vous et en accroisse le bien. Mais pour que la bénédiction soit opérante, il va falloir renoncer à ce « vous » qui n'est pas vous et qui vous « parasite », le mot est faible...

J'ai été effrayée par votre propos, disais-je, celui de votre livre. Sur la base de quel passage trouverai-je l'opportunité de reprendre courage à vous écrire. Je crois que vous ne mesurez pas l'intensité de l'impact de « votre » verbe, car, très élégamment comme vous, j'avais pris la précaution de vous informer sur quelle « genre » de lectrice instinctive je suis et par trop réceptive aux influences, cachées ou non, d'une œuvre. Vous m'avez plus qu'effarouchée... J'ai eu peur, pris peur... C'est étrange, énigmatique, plus encore en regard de votre prose torrentielle presque aimable si on la compare à mon ire de bête fuyant sous les coups... J'hystérise le débat, me direz-vous ? Mais comment pouvez-vous ignorer que vos propos ne puissent pas être perçus autrement que sous la forme d'agressions ? Je vous assure que je suis intuitive et qu'il se passe au contact de votre prose quelque chose d'occulte, et qui touche à... qui mord sur l'ombre d'une présence très inquiétante.

Suis-je folle ? Je laisse cette question en suspens... Il ne m'appartient pas cliniquement d'en prononcer le verdict.

Pour Bloy et Naundorff vous ignorez l'essentiel. Ce serait trop long à vous l'exposer ici, et surtout trop pénible tant la matière en est meurtrière pour l'âme. De la sorte, par qui sont chassés les démons ? Vous nous menacez de crime contre l'Esprit en brandissant contre nos réactions pharisiennes à vos exploits verbaux la réponse du Christ sur le respect dû à l'Esprit. Nous sommes, à très juste titre, au cœur de l'enjeu. Je ne me dérobe pas. Bloy a blasphémé contre l'Esprit saint ; or, vous le tenez pour un saint ! Comment nous réconcilier lorsque l'un dit que le mal est bien ?

Je ne suis pas philosophe, certes, mais je connais un archiviste de la question « naundorffiste-fucking », qui durant 20 ans y a perdu sa santé avant que de pouvoir conclure irréfutablement sur le sujet, affreux, ténébreux, et qui explique pourquoi Dieu, excusez du peu, a permis que soit mis fin à la dynastie des Bourbons... La matière est si grave et sa documentation si aiguë dans ses sous-entendus et conséquences qu'il ne faut pas m'en vouloir d'être aussi éruptive à l'écho de tout ce pandémonium. Nous ne nous comprenons pas, parce que, vous non plus, « ne savez pas d'où je viens » ; et, dès lors, pourquoi serais-je moins à Dieu que vous, ou plus en proie

aux démons que vous ? Ne pensez pas avoir fait « mouche » en invoquant Béalzéboul : l'interrogation est majeure et réclame une expertise de « Domini canis », en effet. Vous n'avez pas en matière historique le bagage collaboratif dont je bénéficie ; or l'Histoire, que vous méprisez tant si je vous ai « mal » lu, est le lieu théologique par excellence du Salut.

Dans votre livre, votre promptitude à juger aura aimanté la mienne. Vous en offusqueriez-vous ? Nous ne jouons cependant pas à armes égales car vous êtes mieux doué que moi, c'est d'évidence, mais permettez, toutefois, de pouvoir douter que votre source d'inspiration soit aussi pure que ma colère à la honnir.

Pour tout vous dire, puisque la digue de la retenue entre nous est brisée, sur la question de l'immodestie de l'humilité ou de l'humble exposition des dons outranciers dont vous seriez gratifiés, j'ose avancer que votre génie est incomplet, non point qu'il ne soit mais qu'il ne converge pas avec l'opinion du public auprès duquel tout génie s'impose, et ce malgré les préventions de son temps ; là encore, vous faite face à un défaut d'incarnation. Un génie se doit de rencontrer son époque en plus que de se retrouver loué dans les siècles futurs. Enfin, et pour conclure, les formules lapidaires étant les plus mortelles, sauf dans le cas de la femme adultère, votre génie, s'il est, n'est pas français, car il méconnaît l'expression ramassée d'une pensée qui sait se résumer en peu de mots.

Et puisque vous avez la bénédiction des Dominicains, et surtout à cause d'elle, permettez qu'avec Dostoïevski je vous mette en garde contre l'avis « heureux » des héritiers du Grand Inquisiteur à la lecture de votre Manifeste.

Je campe sur mon impression atroce et sur une expertise historiquement établie selon laquelle Naundorff et tous les écrivains naundorffistes firent pacte infernal.

Vous ne voulez pas voir concernant Léon Bloy, quand vous avez décidé que c'était moi qui « fictionnais » sur son luciférianisme. Les Dominicains, dites-vous, l'encensent : auraient-ils perdu la main depuis le XIII^{ème} siècle ? Les Jésuites, eux, des québécois, ont donné au XX^{ème} siècle une autre version des faits : je vous renvoie, si vous l'ignorez, et c'est votre seule excuse, à la thèse de l'un de leurs étudiants d'alors: Raymond Barbeau, *Léon Bloy, un prophète luciférien*. C'est une première mise en bouche assez fétide du personnage. Ses Pater et Ave, Bloy, pensez-vous, les adressait à Dieu... ? Tout dépend ici de ce que l'on nomme Dieu, alors.

Il est évident que si le cercle d'études (casuiste ?) de Montréal avait raison cela signifierait pour vous une défaite rare de l'intelligence du texte bloyen. Que ne voulez-vous point admettre, votre erreur ou l'horreur de la *Taqiya* de l'auteur du *Salut par les Juifs* ?

J'ai lu le *Salut par les Juifs* dans l'édition originale avec un curieux triangle rouge en première de couverture. J'ai également éplucher ses *Lettres à sa fiancée* (danoise). Je ne parle, jamais, dans le vide.

Avez-vous lu, de Naundorff, sa *Doctrine céleste* ?

Ah, oui, vous avez été directeur de collection, chez Bouquin, pour « opussifier » l'abominable personnage. À quand la « pléiatisation » ? Votre responsabilité éditoriale devant Dieu est donc énorme. Je vous plains d'être en si fâcheuse posture spirituelle. Vous ne voulez pas de moi comme avocate auprès de notre Juge, tant qu'il est encore temps, en cheminant... Je reprends mon frère parce qu'il se trompe, et lourdement, et plus lourdement encore quand il engage avec lui la perspective salutaire des autres sur la question du bien et du mal. Bloy sert le mal, et en servant Bloy, vous avez servi le mal. Comment devrais-je vous dire les choses ? Moins simplement ? en

biaisant ?

Alors, vous interrogerez-vous, d'où est-ce que je parle ? Je n'ai pas encore assez confiance en vous pour vous le dire, car vous êtes trop bloyen pour être totalement honnête homme à mes yeux. Il faut ici que vous vous rachetiez une virginité.

Quant au génie, je ne me sens pas concernée, mais vous, incontestablement, y succombez. L'orgueil, c'est un lieu commun (j'entends Bloy hurler !) est l'Ennemi. Vous n'échapperez pas à un *aggiornamento* dans l'offre d'une purification spirituelle nécessaire. Petit caillou blanc sur le chemin, vous pouvez m'écraser de votre botte ferrée... vous pouvez aussi vous demander ce que la Providence veut ici faire réagir en vous avant que « céphas » ma trace ? Je suis modestement et maladroitement telle que je dois être au moment même où j'écris ceci : je suis une chance pour vous de regarder les choses autrement. Bloy n'est pas chrétien ! Autant dire que le Diable l'est ! Prenez garde à la malédiction d'Isaïe 5,20.

La littérature ne donne pas de leçons au Verbe, Monsieur. Bloy insulte Dieu.

Les Apôtres eux-mêmes du temps de Jésus ne surent pas démasquer parmi eux le traître Judas... Vous voici excusé pour ce manque de discernement concernant Bloy, démoniaque « entriste » au sein de la galaxie catholique. *Sed perseverare*, étant maintenant informé, vous devez réviser vos jugements éthiques sur l'énergumène et votre conception de la littérature. Soyez gentil (au sens historique primitif du mot), acceptez un peu de revoir vos positions intenable.

J'ai été, tel le veilleur d'Ézéchiël, chargée de vous faire passer le message, mais je ne suis plus comptable, ceci fait, devant Dieu, de votre âme. À vous de voir si Bloy vaut la peine de s'y perdre et si la gloire littéraire est susceptible d'éclipser celle du Ciel...

Votre vanité littéraire me force à vous poser cette question ? Que préféreriez-vous: que votre nom soit inscrit sur la liste des « Fastes » de Rome ou dans le Livre de Vie ?

Petite veilleuse « allumée », non pas vierge folle, car ni folle ni vierge, sur votre chemin, je vous dis à présent « Adieu », beau Titus.

Alexandra Lampol-Tissot

© Hypallage Editions – 2019

<http://www.hypallage.fr>



